

Carbo 14

Ne jamais désespérer

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Ne jamais désespérer

Jean Marc Martel

Roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier© 1995

L’Inceste... c’est pour la vie© 1996

Élen© 1997

Justice Maudite©2000

Que l’on continue... Julie© 2003

Journalisme d’enquête sur la construction© 2011

Opération Cobra© 2011

Le Québec Noir©2011

Série Érotico-sensuelle :

Myriam© 2011

Marie-Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais...Je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

4 ième trimestre 2011

ISBN : 978-2-924103-10-4

Ce roman est publié par Les éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l'auteur.
Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

Jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Revenu de vacances il y a à peine deux jours, Carl avait retrouvé ses habitudes. La veille, Renée Anne était passé lui souhaiter la bienvenue sur l'invitation de Carl. Elle n'avait cependant pas pu demeurer avec lui pour la nuit, car elle partait très tôt le lendemain matin pour l'Europe où elle devait y séjourner environ une semaine.

Carl Bouchard venait à peine d'ouvrir la toile métallique qui fermait la fenêtre principale de la salle de séjour, juchée tout en haut du sixième étage de l'immeuble. Cette fenêtre faisait face au soleil levant et ce matin-là, il dû fermer les yeux pour les habituer doucement aux puissants rayons de clarté qui traversaient le verre. Cette bouffée de lumière projeta dans son être un bienfait qui le mit de fort bonne humeur. Il aimait se lever et jeter un œil sur la ville, cette merveilleuse Ville de Québec.

Avec un réveil comme celui qu'il venait de vivre, la journée serait merveilleuse et pleine de bonnes choses. Par goût, il marcha vers son système de son et y plaça un disque laser. Quand il se sentait aussi

heureux, il adorait particulièrement la musique classique. Ce goût lui venait de sa mère. Lorsqu'il entendit les premières notes, il se tourna vers la photographie de ses parents, placée au-dessus de la cheminée du foyer. Il ne put retenir un sourire en les regardant.

En suivant les séquences de musique, il se dirige vers la douche. L'eau tiède, presque froide finirait de lui faire prendre la forme. Quelques minutes plus tard, un grand verre de jus d'orange à la main, il pénètre dans son studio de culture physique. Il s'adonne à plusieurs exercices, écoutant cette musique qui le stimulait profondément, tout en lui apportant un calme bénéfique.

Son dernier dossier était maintenant terminé, il restait aux policiers à finaliser leur travail, ainsi qu'aux tribunaux. Il avait réglé avec la Sécurité de Banque Nationale qui n'avait pas hésité à payer ses honoraires sans sourciller. Il avait fait des projets, soit de prendre les choses modérément cette fois, avant de s'embarquer dans une autre affaire. Le téléphone ne déroutait pas au bureau, mais il refusait de prendre quoi que ce soit. Il n'en sentait pas le besoin et rien n'avait attiré son attention au point de le faire succomber à la tentation. La publicité des médias avait fait son œuvre et il en payait le prix, alors que la plupart des agences auraient été au ciel d'avoir cet achalandage. Ce n'était pas ce que lui recherchait. Il ne faisait pas ce travail par obligation financière, mais par goût et par devoir d'aider les autres. Ceci avait été une condition lorsqu'il avait décidé d'ouvrir

officiellement l'Agence avec Josiane, l'instigatrice avec Tantie de ce projet.

Il venait à peine de se relever de l'appareil physique, pendant qu'il s'épongeait le front, le téléphone sonne. Avant de répondre, il regarde le numéro, c'était bel et bien ce qu'il redoutait, le bureau. Il fallait que ce soit joliment important pour que Josiane le dérange à cette heure matinale.

Il décroche et salue sa protégée. Effectivement, il s'agissait de Josiane et elle semblait bouleversée. Ce qu'elle lui raconte l'indispose fortement, car il ne peut supporter que des enfants, peu importe leur âge, soient victimes de criminels. Il informe son interlocutrice qu'il se rend au bureau le plus rapidement possible.

Sans perdre de temps, il passe encore une fois sous la douche. Après s'être habillé pour être à l'aise, prévoyant une journée chaude et humide, il descend au garage, journal à la main sans avoir pris le temps d'y jeter un coup d'œil. La puissante Jag sort dans un crissement de pneus et s'engage sur Grande Allée en direction de l'Iberville 1. La circulation étant relativement dégagée, il ne prit que quelques minutes à se rendre au bureau de l'Agence.

Dès qu'il fait son entrée, Claire lui verse un café et il rejoint Josiane dans son bureau. Dès son arrivée, elle lui tend une note d'appel où il y est inscrit un nom et un numéro de téléphone. À première vue, ces indications ne lui disent rien. Il compose aussitôt le numéro. À peine la sonnerie a-t-elle débuté qu'on décroche rapidement.

- Oui, répond une voix de femme hésitante.
- Monsieur René St-Onges, s'il vous plaît.
- Qui le demande? reprend la femme d'une voix troublée.
- Carl Bouchard de l'Agence Carbo, je lui retourne son appel.
- Merci mon Dieu, dit-elle tout en éloignant l'appareil de sa bouche. René, c'est le détective privé, viens vite.
- Monsieur Bouchard, je suis désolé de vous déranger, mais j'aimerais vous rencontrer aussitôt que possible.
- Si j'en crois ce que mon associée m'a raconté, je crois qu'il serait prudent qu'on se rencontre ailleurs que chez vous, je vous expliquerai pourquoi plus tard. Disons dans trente minutes au restaurant *Marie-Antoinette* du Boulevard Sainte-Anne. Cela vous est-il possible?
- Comment savez-vous que j'habite dans cette région? demande St-Onges, intrigué.
- Votre indicatif téléphonique, monsieur. Je vous attends.

Josiane était près de son patron et ami, le regardant avec émerveillement. Elle n'avait pas pensé à faire cette vérification, preuve qu'elle en avait encore à apprendre. Une fois que Carl eu raccroché, elle s'empresse de lui demander s'il accepterait ce dossier. Il répond en haussant les épaules, ajoutant qu'il préférerait attendre de rencontrer le bonhomme avant de décider. Elle fut déçue de la réponse qu'il fit et le lui fait sentir dans son regard.

Ne jamais désespérer

– Josiane, tu t'emballes toujours trop vite, cela va te jouer un vilain tour un de ces quatre matins. Dois-je te le répéter encore?

– Que veux-tu, une femme est toujours plus sentimentale qu'un homme.

– C'est justement là que réside ton erreur. La première règle qu'il faut scrupuleusement observer dans notre métier, c'est cette règle d'or.

« Ne jamais laisser les sentiments guider nos paroles, nos gestes et nos décisions. »

– J'ai pigé, pas besoin d'en dire plus long. Lorsque j'aurai ton expérience, peut-être serais-je capable d'agir et de penser comme toi?

– Tu ferais mieux de le retenir immédiatement, sinon tu pourrais jouer ta vie et la perdre.

Carbo ne voulut pas poursuivre la conversation. Il l'embrasse sur les joues en la saluant. Elle ne peut s'empêcher de sourire, elle connaît toute la tendresse qu'il a pour elle. Pourtant dans son cœur, elle rêve encore de voir le jour où cette tendresse se transformera en Amour. Chaque fois qu'il l'embrassait ainsi, cela provoquait en elle deux sentiments. Celui de bonheur quand il la touchait et celui de la douleur de ne pouvoir lui répondre comme son cœur le lui commandait. Malgré tout, elle se contentait de ces gestes de tendresse et d'amitié. Chaque fois, elle pensait à Tantie, lorsqu'elle lui avait expliqué comment son neveu serait difficile à atteindre. Elle le comprenait chaque jour davantage, mais il n'en demeurait pas moins

que son cœur lui faisait mal. Elle avait fait tous les efforts nécessaires, mais ils étaient tous demeurés vains. Carl demeurait inaccessible et intouchable. Elle n'osait même plus aborder le sujet, sachant bien qu'il connaissait les sentiments qui l'habitaient.

Elle se dirige vers son bureau et ouvre lentement son tiroir fermé sous clé. Elle écarte quelques papiers et prend du bout des doigts une enveloppe blanche qu'elle ouvre délicatement. Elle en sort deux photographies placées face contre l'autre. Elle retourne la première et le visage de Tantie lui apparaît souriant et doux. Elle passe le bout de son doigt sur ce visage, frôlant à peine la photographie. Elle sent les larmes qui montent à ses yeux. « *Pauvre Tantie pourquoi m'as-tu quitté aussi vite? Je sais que toi tu aurais pu m'aider, tu étais la seule qu'il écoutait. La seule à qui il ne pouvait rien refuser, je t'aime quand même tu sais* », se dit intérieurement Josiane. « *Veille sur lui, tu veux bien* », dit Josiane dans un murmure en regardant la photo de Carl.

Elle replace aussitôt les deux photographies dans le même ordre et les enfile dans l'enveloppe qu'elle dissimule à nouveau et tourne la clé, ne pouvant s'empêcher de pousser un soupir. Pour le moment, elle se console avec Diane, une jeune femme qu'elle a rencontrée dans un bar, un soir qu'elle se sentait seule. D'ailleurs, elle l'a justement reçue chez elle la veille du retour de Carl. Cependant, elle sait qu'elle devra bientôt mettre un terme à cette situation, car la jeune femme devient de plus en plus exigeante. Cela lui fait peur, mais elle ne sait pas comment agir et elle n'ose pas en parler à Carl. Lui avouer qu'elle

s'adonne parfois à ce genre de relation, par dépit, refusant de s'amouracher d'un autre homme que lui, elle avait honte. Seulement penser qu'elle devra un jour lui avouer la mets dans tous ses états. C'était ce que lui disait Diane qui l'effrayait. À plusieurs reprises, lorsqu'elles échangeaient, elle lui disait qu'elle l'aimait plus que tout au monde et que jamais elle ne séparerait d'elle. Elle se voyait prise au piège, incapable de trouver une solution.

~

Pendant ce temps, Carbo avait pris place à une table en vue de la porte d'entrée du restaurant *Marie Antoinette*. Il sirotait un café lorsqu'il vit un homme près de la cinquantaine faire son entrée. Il n'eut aucune peine à reconnaître celui qu'il attendait. Il avait le visage de quelqu'un qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit. L'homme cherchait dans l'assistance qui pouvait être celui avec qui il avait rendez-vous, ayant oublié de demander la description ou de donner la sienne.

Carbo lui fait signe de la main. L'homme le voit aussitôt et se dirige vers lui.

– Monsieur Bouchard, je présume?

– Assoyez-vous, monsieur. Je vous avais repéré, j'attendais simplement de voir si quelqu'un entrerait derrière vous.

– Comment saviez-vous que c'était moi?

– Votre visage ne ment pas.

– Je me sens rassuré de vous rencontrer. Je suis maintenant certain que je peux vous faire confiance. Quelqu'un qui a le sens de l'observation aussi poussé que vous est un homme déterminé et c'est ce dont j'ai besoin.

– La police sait que vous êtes ici? demande Carbo?

– Je ne suis pas allé à la police encore. C'est un ami qui vous connaît par le biais de quelqu'un qui m'a recommandé à vous.

– Je vois. Si vous me racontiez votre histoire sans oublier le moindre détail.

René St-Onge commença à raconter...

– Nous sommes mercredi, j'ai complètement perdu la notion du temps. Avant-hier, lundi soir, mon fils Patrick n'est pas rentré coucher. Nous nous en sommes rendu compte mardi matin. Dans la journée, mon épouse, Louise, sa mère, a tenté de le retracer chez ses amis (es), mais sans y parvenir. Elle était inquiète, car c'était la première fois qu'il ne rentrait pas coucher. Même s'il a 19 ans, il n'y a jamais manqué jusqu'à présent, à tout le moins sans nous en avertir. Cette fois, pas un appel et pas un de ses amis ne l'a vu après deux heures du matin, dans la nuit de mardi. Nous n'avons pas de nouvelles et nous n'avons pas retrouvé sa voiture, du moins jusque vers dix-huit heures mardi au souper. Nous avons fait tous les hôpitaux, sans succès. Il n'avait été admis dans aucun centre. Je disais

donc, vers dix-huit heures mon épouse a répondu au téléphone. Je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas par son timbre de voix et son visage qui est passé du rouge au presque blanc, en l'espace de quelques secondes. Elle était incapable de parler. Je me suis levé rapidement pour la supporter, sinon elle tombait sur le sol. Il m'a fallu plusieurs minutes avant de savoir ce dont il s'agissait.

Un homme lui a dit qu'il détenait notre fils et que nous allions devoir déboursier beaucoup d'argent pour le revoir vivant.

Incapable de retenir ses larmes, René St-Onge place ses deux mains pour cacher son visage. Il reprend rapidement contrôle de lui-même, sans que n'intervienne Carbo.

Ils ont averti mon épouse de ne pas parler de cette affaire à la police, sinon ils le tueraient. C'est épouvantable, je n'arrive pas à y croire. Inutile de vous dire que nous n'avons pas réussi à fermer l'œil depuis ces appels. Plus tard dans la soirée, il devait être près de vingt-trois heures, le téléphone a sonné. Cette fois, j'ai répondu avant mon épouse. Un homme a dit « *Si vous faites ce qu'on va vous dire, il n'arrivera rien à votre fils, sinon il mourra.* » J'ai promis de tout faire, j'ai demandé ce qu'ils nous voulaient. Il m'a dit « *300 000 \$ en coupures de 20 \$, de 50 \$ et de 100 \$. On te rappellera pour la suite, mais ne commet pas d'erreur* ». Voilà, c'est tout, on n'a pas eu de nouvelles depuis.

– Vous avez l'argent? demande Carbo.

– Oui, mais pas avec moi, je ne suis pas encore passé à la banque. J'oubliais de vous dire. L'homme a fait mention que la voiture de

mon fils se trouvait sur le stationnement d'un Motel à Sainte-Anne de Beaupré.

– Vous y êtes allés?

– Non, c'est un ami de mon fils qui s'y est rendu. Il a vu la voiture, mais n'y a pas touché, le système d'alarme était en fonction. Une lumière rouge dans le tableau de bord l'indiquait.

– Qu'avez-vous l'intention de faire?

– Vous engagez pour le retrouver. L'argent n'a aucune importance, il s'agit de la vie de mon fils, je n'en ai qu'un, vous comprenez?

– Je comprends, mais il va falloir communiquer avec la police. Ils ont certains moyens que je n'ai pas, par exemple, seulement au niveau de la voiture, ils peuvent faire beaucoup, les empreintes et bien d'autres choses. Je ne peux pas tout faire, je dois respecter la loi et je ne suis pas équipé comme ils le sont.

– Oui, mais ils vont tuer mon fils aussitôt qu'ils se rendront compte que la police est là. Vous ne comprenez donc pas?

– Oui, je comprends votre peur et votre chagrin, mais il y a des choses que nous devons respecter. La police est mieux équipée que moi pour faire certaines choses et je ne vous aiderai pas si vous les laissez en dehors de cette affaire. Ils peuvent faire beaucoup de choses sans même se rendre chez vous. Je peux me charger de cela. Vous avez un cellulaire?

– Oui, comme tout le monde.

– Donnez-moi le numéro, les policiers ne vous contacteront que sur ce numéro et moi aussi, si vous êtes d'accord à faire tout ce que je vous dirai de faire. Je veux que vous et votre famille fassiez exactement ce que je dirai, sinon j'abandonnerai le dossier. Maintenant, parlez-moi de votre fils et de sa manière de vivre, ainsi que de ses amis.

René St-Onge parle plus d'une heure, racontant qui était son fils. Étudiant en commerce à l'Université, il réussissait ses études avec mention. Comme tous les jeunes de son âge, il prenait quelques bières sans jamais se déplacer et il fréquentait les endroits de jeunes. Il avait tout l'argent qu'il désirait, mais n'en abusait jamais. Il travaillait régulièrement, aussi souvent que le temps lui permettait dans l'un des magasins de la famille. Il a quelques amis de garçon et de filles, mais ils n'étaient pas tous connus de nous. Il n'avait jamais fait usage de drogue, en fait, il était un peu comme tous les jeunes, il aimait avoir du plaisir et faire du sport.

– Qu'avez-vous décidé pour la police?

– Ai-je le choix? Bien sûr que non, alors je ferai comme vous dites.

Sans attendre, Carbo prend son cellulaire et compose le numéro d'un enquêteur de la SM Québec qui maintenant couvrait le territoire de la Ville de Beauport. En quelques secondes, le sergent Hugues Savard prend la ligne. Carbo, après des salutations amicales, lui demande de venir sans tarder le rencontrer.

À peine quinze minutes plus tard, Savard fait son entrée au restaurant et n'a aucune peine à croiser le regard de son ami Carl. Les présentations sont faites sans autre politesse et le privé entre dans le vif du sujet, en faisant le récit de ce qu'il venait d'entendre de la bouche de René St-Onge. Le policier est abasourdi de n'avoir pas encore été contacté, à tout le moins être mis au courant qu'un acte criminel de cette envergure avait cours sur son territoire.

Carbo le rassure tout en lui expliquant que son client ne voulait pas, tout comme lui d'ailleurs, une intervention directe des forces policières. Savard fronçait des sourcils, jouant nerveusement avec son crayon. Cependant, devant la peur que dégageait le père du jeune homme, peur plus que visible sur le visage de ce dernier, il comprit par expérience qu'il valait mieux ne pas insister et se plier aux demandes de ce dernier qui, en fin de compte, étaient légitimes. Il s'arrangerait avec ses patrons pour leur faire admettre la situation. La chose ne serait peut-être pas facile, mais il était assuré d'y parvenir.

Après tout, il n'était pas le dernier venu au Service de Police avec ses vingt-cinq ans d'expérience dans tous les domaines. Il était, comme il se plaisait à dire, un policier de carrière, un homme du plancher des vaches.

Partie deux

- Claudia, va lui porter à manger, ordonne Jimmy Coulombe.
- C'est ça, c'est moé qui fais à manger et c'est encore moé qui va lui donner à manger.
- Faits ce que je te dis, reprend sèchement Jimmy. Surtout, n'oublie pas de mettre ta cagoule, il ne doit en aucun cas voir ton visage, sinon tout comme lui, tu pourrais bien ne plus revoir briller le soleil. Daniel va t'accompagner par mesure de sécurité.
- Allez, cesse de chialer et viens ici. Il est notre passeport pour l'avenir. Tu sais ma vieille, 300 000 \$, ça ne tombe pas du ciel, il faut travailler pour le gagner.

Claudia, bien malgré elle, enfile la cagoule, tout comme le fait son compagnon. Daniel entre le premier, un calibre 38 à la main. Il fait pleine noirceur dans la chambre. Le jet de lumière dans l'ouverture de la porte est pourtant suffisant pour le guider vers le lit où gît attaché, pieds et poings liés, Patrick St-Onge. Le jeune homme est perdu, apeuré et tremble de tous ses membres. Il entend le bruit, mais

ne peut voir ses visiteurs. Daniel allume une petite lampe de chevet, qui jette une faible lueur dans la pièce. La fenêtre est complètement barricadée de l'extérieur et ne laisse pénétrer aucune clarté.

– Tu restes tranquille. On va te détacher et tu vas manger bien sagement, sinon ton carême va encore s'allonger, ton père ne trouveras plus qu'un paquet d'os quand il te reverra.

– C'est d'accord, murmure le jeune homme, pendant que Daniel lui enlève son bandeau et délie ses mains. Claudia dépose le cabaret sur le lit et quitte aussitôt la pièce, par crainte d'être identifiée.

Daniel prend place sur la seule chaise, gardant son arme pointée en direction de Patrick qui la regardait effrayé. Le dîner n'était pas ce qu'il avait l'habitude mangé, mais il devrait s'en contenter. Le plat surgelé, à peine réchauffé pour être avalé, constituait son seul repas avec un verre d'eau et un café noir, servi dans des contenants de *foam*. Il ne put tout avaler, sa gorge était bloquée, il avait des hauts le cœur. Il repousse le cabaret après avoir bu tout le liquide.

– Couche-toi sur le ventre que je rattache tes mains, ordonne Daniel.

Sans attendre, Patrick se retourne tel qu'il lui est ordonné. Ses poignets sont enflés et le font terriblement souffrir. Il avait trop forcé pour se libérer, croyant bien y parvenir. Pourtant, il avait renoncé, la douleur motivant sa raison. Quelques secondes plus tard, le bandeau est solidement remis en place, le plongeant à nouveau dans la pleine obscurité, car la lampe s'éteignit presque aussitôt amenant avec elle la tranquillité, une tranquillité qui se traduisait par la peur de l'inconnu.

Bougeant du mieux qu'il le peut, malgré ses liens, il se releva et finit par mettre les pieds sur le sol. Au moins, dans la position assise, il n'avait plus cette impression de malaise, d'autant plus que sa digestion se faisait beaucoup mieux. Dans un effort pour garder son équilibre et la force de ses jambes, il réussit pour la première fois à se mettre sur ses pieds, contrôlant bien son équilibre. Une fois ce geste posé, on aurait dit qu'il avait d'un seul coup vaincu une partie de sa peur. C'est à ce moment que lui vint à l'esprit, qu'il devait faire des exercices musculaires, sinon il deviendrait vite ankylosé et ne pourrait jamais parvenir à s'échapper, si l'occasion se présentait à lui. L'exercice aurait aussi un autre avantage pour lui, celui de faire passer le temps.

~

Pendant ce temps, dans l'autre pièce, tout à côté, la discussion avait repris entre le trio de ravisseurs. Jimmy était nerveux, il avait toujours été un de ces gars qui n'avait pas confiance en personne, pas plus qu'en lui-même, d'ailleurs. Il explique à ses complices, qu'il va descendre en ville pour prendre son chiffre de travail. Il en profitera pour placer un autre message à St-Onge avec des instructions bien précises, qu'il devra suivre à la lettre, sinon il ne reverrait pas son fils vivant.

– T'as toujours ben pas envie de le tuer? s'exclame Claudia.

– Icite, le boss c'est moé et c'est moé qui décide. Vous autres, vous n'avez qu'à exécuter mes ordres, c'est clair?

– Choque toé pas Jimmy, on est embarqué avec toé, pis on va y rester, hein Claudia?

– Si tu le dis, se contente de reprendre la jeune femme qui mordillait nerveusement ses ongles.

– Maintenant, je suis certain qu'il va payer. Je suis certain qu'il n'a pas alerté les flics, ils n'en ont rien dit aux dernières nouvelles. Je vais vérifier s'il a l'argent et s'il l'a, lui dire que je vais à nouveau communiquer avec lui pour se rencontrer et faire l'échange. Ça me donnera du temps pour préparer quelque chose en toute sécurité. Je me méfie des gens qui veulent payer un peu trop vite.

– On dirait que t'as faite ça toute ta vie, lance Daniel en riant. Maudit que chu content d'être ton chum. Ça vaut ben une bonne bière, y faut fêter ça. T'en veux une Claudia?

– Ouais! C'est pas de refus. Jimmy m'a descendre en ville avec toé, j'ai des commissions à faire.

– Toé tu restes ici. Je veux pas que tu te fasses pincer avec ta saleté de drogue, pis tous nous mettre dans le pétrin. Patiente encore quelques jours, pis tu vas avoir assez d'argent pour te payer toute ce que tu veux. En attendant, tu vas faire ce que je dis. Dan va avoir un œil sur toé, au cas ou...

– Cé toute la confiance que tu me fais, j'ai mon voyage. T'es pire que mon père. Tu penses qu'on trouve ça drôle de moisir icite, pendant que toé du descends en ville. Moé les promenades sur l'Île d'Orléans, j'en reviens. Maudite odeur de fumier, j'en ai senti toute ma vie pis tu me forces à la sentir encore.

– Le chalet de ton père fait notre affaire, on est tranquille et on le voit jamais. Personne viendra aussi longtemps qu'on sera tous tranquilles. Pis! Imagine toé que quelqu'un doit payer la bouffe. Au *Stardust*, j'en apprends plus que tu penses. Y a même des flics qui viennent y prendre une bière. Assez parler, je dois aller travailler.

Jimmy se change rapidement de vêtements, laissant le soin aux deux autres de ramasser ce qui traînait. La *Monte Carlo* noire quitte le chalet par la petite route de terre, traversant la propriété agricole du père de Claudia. Une poussière s'élevait à mesure qu'avavançait l'automobile. Il jette un coup d'œil à la maison en passant tout à côté, et salue de la main le père de sa copine qui se berçait calmement sur la galerie, loin de se douter de ce qui se passait chez lui.

L'homme répond de la main au salut que lui fait Jimmy. Il avait accepté de prêter le petit chalet pour quelques semaines à sa fille, en attendant qu'il soit loué pour les vacances d'été, c'est à dire au début de juillet. L'endroit était merveilleux, donnant vue sur le fleuve et la tranquillité y régnait. Saint-Pierre était la première municipalité de l'Île, immédiatement à droite de la route venant du pont qui

surplombait le fleuve St-Laurent. Tout près du chalet, une érablière, mais elle n'obstruait pas la vue sur le fleuve.

Jimmy stationne sa voiture en face du *Stardust* et entre en saluant quelques clients déjà attablés et sirotant une bière. Il passe derrière le bar et donne une tape sur la fesse de la serveuse qui lui sourit en lui disant bonjour.

Partie trois

René St-Onge était rentré chez lui, rassuré par la rencontre qu'il venait d'avoir. Il avait la certitude que tout se déroulerait bien, qu'il retrouverait son fils indemne. Son épouse l'attendait nerveusement. Il se laisse tomber sur son fauteuil. Il était épuisé.

– Alors, tu me racontes ce qui se passe? demande Louise, accompagnée de sa fille Anny, plus jeune que son frère de trois ans.

René explique la rencontre et lorsqu'il relate la partie de la police, Louise se lève aussitôt.

– Ils ont dit que si on avertissait la police, ils le tueraient.

– Calme-toi, je t'en prie, calme-toi. Je ne l'ai pas fait de gaieté et de cœur. J'ai été forcé de le faire, Carbo l'a exigé. C'était ça ou il ne nous aurait pas aidés. Nous avons besoin de lui, seuls nous n'y parviendrons pas et notre fils sera tué. De toute manière, je pense avoir pris la meilleure décision pour la sécurité de notre fils. Des policiers viendront dans une heure ou deux pour installer certains appareils. J'ai confiance en Carbo et tout ce que nous voulons, c'est

que Patrick revienne en santé parmi nous. Maintenant, laisse-moi quelques minutes, je n'en peux plus.

Bien malgré elles, les deux femmes quittent le salon, laissant derrière celui qui tenait entre ses mains la vie de son enfant.

René St-Onge enlève ses souliers et bascule le fauteuil. Il avait besoin de réfléchir. Il en avait beaucoup sur le cœur et ne voulait pas que sa compagne le voie pleurer. Les yeux fermés, il revoyait son fils, son premier et seul fils, celui qui devait un jour prendre sa relève. Il le revoyait lorsqu'il vint au monde, si petit, si beau, il lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Il se souvenait des heures de plaisirs qu'ils avaient eu tous les deux, toutes les folies, les jeux, les conversations, toutes les joies et tout l'amour qu'il y avait entre eux.

Pourtant, il avait fallu que cette terrible histoire survienne pour qu'il se sente à nouveau aussi près de lui. Il revoyait du même coup, la remise en question de ce qu'il avait bâti pour son fils. Tout ce qu'il avait fait dans sa vie, n'avait eu qu'un seul but, son fils. Il était prêt à tout donner pour qu'il revienne en santé. Quelques larmes coulèrent de ses yeux, les laissant tomber sans prendre la peine de les essuyer. Il devait garder son sang-froid, sinon Louise et sa fille tomberaient à leur tour dans l'angoisse et la peur. Elles souffraient déjà suffisamment comme ça, sans y rajouter sa peine et sa douleur. Qu'allait-il se passer maintenant? Il n'en savait rien. Il resta allongé en ayant devant les yeux le seul paysage de l'inconnu si incertain, si imprévisible. Il ne pouvait voir l'image de son fils, le sentant lointain,

comme s'il n'existait plus. Un lourd nuage noir le séparait de lui, le poussant presque au bord de la panique. Des dizaines de questions venaient les unes après les autres à son esprit, sans qu'il ne soit capable d'y répondre. Il ne se reconnaissait plus, d'habitude lucide, logique, très analytique, confiant et prévoyant. Il avait maintenant perdu tous ses moyens devant ce drame horrible. Pour une poignée de dollars, des individus sans scrupules mettaient la vie de son fils unique en danger. Ils laissaient planer le spectre de la mort au-dessus de sa tête, lui si jeune et sans expérience. Pourquoi ne l'avait-on pas pris lui, au moins aurait-il eu une chance de s'en sortir sans dommage.

Le téléphone retentit dans le salon dans un bruit d'enfer, comme si sa tête avait été appuyée contre le carillon d'une église. Il sursaute, prenant quelques instants avant de réaliser d'où venait ce bruit. Sans attendre, le cœur rempli d'espoir, il décroche incapable de prononcer le moindre mot.

– Monsieur St-Onge, ici le sergent Savard. Mes hommes sont prêts à entrer chez vous pour faire les installations nécessaires. Ils sont devant la maison, dans un camion de livraison de meubles. Faites-les entrer, ils n'en auront que pour quelques minutes.

Soulagé et content d'entendre cette voix connue, René St-Onge tremble de tout son corps. Il referme l'appareil en répondant qu'il s'occupait de les faire entrer. Il se dirige aussitôt vers la porte avant, qu'il ouvre sans attendre. Deux hommes sont là, habillés comme des

travailleurs du transport. Ils transportent une grosse boîte de carton qui semble très lourde. L'image d'un gros téléviseur couleur apparaît sur le côté. Il se recule pour donner de l'espace et referme derrière eux sans même jeter un œil à l'extérieur, par peur d'éveiller les soupçons de ceux qui pourraient le surveiller.

Les deux policiers s'identifient en montrant leur insigne. En quelques minutes, l'installation d'une table d'écoute presque invisible est mise en place. Étonné de la simplicité de l'équipement, René St-Onge ne peut s'empêcher de demander...

– C'est tout ce que vous faites?

– Nous avons ce qu'il nous faut, répond l'un d'eux. Nous pouvons dès maintenant saisir tout appel qui entrera ou sortira de chez vous. Nous vous demandons de faire un usage limité de votre téléphone, afin de permettre aux ravisseurs de vous joindre sans délai, d'accord?

– Bien entendu.

– Maintenant, vous devez signer ce document nous autorisant à procéder à l'écoute de votre ligne. Le deuxième document est pour votre bureau, nous devons aussi prévoir cette éventualité.

– C'est vous qui connaissez votre travail, je ferai tout ce que vous voudrez, ma famille aussi d'ailleurs, ajoute-t-il.

Les deux policiers sortent emportant avec eux la grosse boîte, cette fois portée par un seul des deux hommes, signe que la livraison avait

été effectuée. Au moment où il refermait la porte de l'entrée, Louise St-Onges approche de son mari...

– Crois-tu avoir pris la bonne décision pour notre fils?

– Je ne sais plus ce que je dois penser. Pour la première fois de ma vie, je suis dépassé par les événements. Je suis à bout de force, je ne sais pas si je vais pouvoir tenir encore bien longtemps. Je n'ai pas encore eu de nouvelle de Carbo. Je sais cependant une chose. Si quelqu'un peut retrouver notre fils vivant, c'est lui, personne d'autre.

– Je voudrais bien être aussi certaine que toi, dit-elle en remontant vers sa chambre.

– Pourquoi n'ont-ils pas encore appelé, pourquoi? Est-il arrivé quelque chose d'irréparable, pense René St-Onges, se laissant à nouveau tomber sur son fauteuil.

~

Un jeune homme fait son entrée au bar le *Stardust*. Après avoir habitué ses yeux à la pénombre, il se dirige vers le bar.

– Jimmy, je peux accrocher cette *affiche* sur le mur de l'entrée?

– Qu'est-ce que c'est? demande le barman intrigué.

– C'est la photo d'un ami qui est disparu depuis plus de deux jours. J'ai pensé qu'en affichant sa photo, nous pourrions avoir de l'information. On ne sait jamais, qu'en penses-tu?

Jimmy Coulombe ressentit à ce moment un serrement puissant au niveau du ventre. Les tripes lui en faisaient mal. La douleur fut encore plus violente lorsqu'il reconnut la photo du jeune St-Onges.

– Ouais! parvient-il à dire.

– Merci Jimmy! Tu es un ami, reprend le jeune garçon en retournant vers la sortie.

Le barman est dans tous ses états, il ne tient plus en place derrière son bar. St-Onges l'a trahi, il devra en payer le prix. Retiré dans un coin, il rumine sa vengeance, cherchant le moyen de pouvoir y parvenir avec une puissance dissuasive envers René St-Onges. Il transpire abondamment, ses mains tremblent, agitées par la colère. Il décide finalement de communiquer avec celui qui avait osé transgresser ses instructions. Dans le portique, sur le téléphone public, il compose le numéro. Il tombe pile, se réjouissant d'entendre la voix de celui qu'il espérait voir répondre.

– Vous m'avez trahi, des affiches sont distribuées dans la ville. Ce sera maintenant 500 000 \$. Je vous avais prévenu, pas de contact avec la police, trouvez l'argent pour demain soir, sinon vous risquez d'avoir une désagréable surprise. Jimmy raccroche aussitôt, ne laissant pas un instant de répit à son interlocuteur qui ne put prononcer le moindre mot.

René St-Onges reste accroché au téléphone, criant désespérément d'attendre, qu'il désirait lui parler, mais la tonalité de l'appareil le ramena vite à la réalité, il était seul en ligne. La panique s'empare de

lui aussitôt, il ne pouvait comprendre le pourquoi de cette menace. Comment avait-il su que la police était mêlée à l'affaire? Tremblant de tout son corps, il saisit son cellulaire et compose le numéro de Carbo. Après lui avoir expliqué ce qui venait de lui arriver, le privé l'enjoint de se calmer, qu'il se rendait immédiatement le rencontrer chez lui.

Quelques minutes plus tard, la Jag arrive à la maison des St-Onges. Il avait pris le temps de faire une passe, afin de contrôler si quelqu'un pouvait être en surveillance sur la maison. N'ayant repéré qui que ce soit de suspect, il entre comme s'il lui était familier de se présenter à cet endroit. Il ne sonne pas, il ouvre et entre à la grande surprise de son client qui sursaute en le voyant.

– D'où sortez-vous? Je ne vous pas entendu sonner.

– Lorsque quelqu'un sonne à une porte, c'est un signe qu'il n'est pas attendu ou qu'il ne connaît personne à l'intérieur ou qu'il est un visiteur rare. En venant ici, je dois passer pour un de vos amis ou un membre très proche de la famille, au point de ne pas attendre que l'on m'invite à entrer. Veuillez m'excuser, j'aurais dû vous avertir.

– Oublions cela voulez-vous. Il y a bien plus urgent, quelqu'un nous a trahis, il sait que la police est mêlée à l'affaire. Il réclame 200 000 \$ de plus. Vous m'aviez pourtant promis que la police serait discrète, est-ce là leur discrétion?

Sans répondre, Carbo compose le numéro du sergent. Savard. Il parle quelques minutes avec ce dernier. Ils ont bel et bien enregistré

l'appel, mais impossible de le repérer, il fut trop court dû admettre le policier. Il admet que lui aussi se pose la question concernant cet appel, mais n'a aucune idée de la réponse. Il en profite pour informer Carl que les empreintes sur la voiture du disparu sont négatives et personne dans les environs n'a vu quoi que ce soit.

Carbo explique sa conversation avec le policier, tentant de rassurer son client que la chose est impossible. Il lui demande d'exiger de parler à son fils lors du prochain appel, avant d'aborder le sujet de l'argent. Il doit pouvoir garder la conversation suffisamment longtemps pour permettre aux policiers de repérer l'endroit d'origine.

– Ne vous en faites pas, s'ils ont exigé une si forte somme avec tant d'assurance, c'est que votre fils est vivant, ils ne peuvent s'en débarrasser tant qu'ils ne sont pas assurés d'avoir l'argent. Le passé nous a démontré que j'ai raison, alors calmez-vous et laissez-moi travailler. En passant, je dois parler à votre fille, est-elle ici?

– Certainement dans sa chambre, je vais voir.

René St-Onge décroche le téléphone et compose un code, puis attends.

– Elle n'est pas là, mais attendez, je vérifie ailleurs dans la maison.

Sans plus de succès, il doit admettre qu'il ne sait pas où elle se trouve.

– Ne vous avais-je pas demandé d'avoir un œil sur ses sorties, fait remarquer Carbo.

St-Onges ne sait plus quoi répondre, il s'excuse maladroitement et promet de la retrouver rapidement, croyant qu'elle pouvait être chez des amies. Ce n'est qu'au troisième appel qu'il reçoit la confirmation qui le renverse. Jeannine Cloutier la mère de Julie, la meilleure amie de sa fille, lui fait part qu'ils se sont réunis chez elle, avant de partir faire la distribution des affiches pour retrouver Patrick.

– C'est pas vrai, c'est pas vrai, répète le père abasourdi. Sans prendre la peine de remercier, il raccroche.

Carbo se rend compte rapidement que quelque chose ne marche pas. Pourtant, il ne montre aucune réaction en entendant la nouvelle, préférant garder pour lui ses émotions mais surtout, il venait de comprendre que cette histoire d'affiche avait quand même eu un effet bénéfique sur le dossier. Lui-même n'avait rien obtenu de ses informateurs dans le milieu criminel de Québec. Comme pour la majorité des dossiers, il avait promis une forte somme d'argent à qui le renseignerait. Il devait cependant laisser le temps à ses gens de travailler.

– Je veux voir votre fille dès qu'elle rentrera, c'est de la plus haute importance. Peu importe l'heure, je tiens tout spécialement à la rencontrer. Maintenant, veuillez m'excuser, mais j'ai du travail à faire. Sans attendre, il quitte la résidence des St-Onges, laissant son client qui ne comprenait plus rien à ce qui arrivait.

~

Dans son carnet de notes, Carbo retrace le nom de l'école fréquentée par Anny St-Onges. Après quelques minutes de route, il y arrive alors que les autobus s'apprêtent à quitter. Les élèves montent déjà dans les grosses boîtes jaunes. Il s'approche d'une jeune fille, ayant approximativement l'âge de la sœur de Patrick. Cette dernière lui fait part qu'elle connaît la jeune fille, mais dit ne pas l'avoir vu en après-midi, de même que certaines de ses compagnes de classe.

Sa certitude augmente en entendant ces paroles. Il quitte rapidement pour rejoindre l'Université. Sur le campus qu'il connaît bien, il retrace aisément celui qui abrite les étudiants en commerce. Deux amis de Patrick fréquentent les mêmes cours que lui. Il ne perd pas un instant, il demande pour que l'on vérifie si les deux jeunes se sont présentés à leurs cours en après-midi. Sur la réponse négative, il ne fait plus aucun doute dans son esprit, les jeunes ont fait quelque chose qu'il espère. Comme il montait dans sa voiture, le cellulaire signalait l'entrée d'un appel. Il décroche et entend la voix de son client qui lui fait part que sa fille est de retour à la maison. Il demande à ce qu'il vienne aussitôt, quelque chose de grave s'est produit.

Sans perdre un instant la Jag prend la direction du domicile des St-Onges où la nervosité doit être à son paroxysme. Il se retrouve dans la circulation de la sortie du travail et doit emprunter des petites rues pour réussir à gagner du temps.

Partie quatre

Jimmy Coulombe n'avait pas su contrôler son énervement, il avait demandé qu'on le remplace, sous prétexte qu'il ne se sentait pas bien. Ses complices furent surpris de le voir arriver aussi tôt, mais son visage en disait long.

– Qu'est-ce qui se passe? demande Daniel qui buvait sa bière, alors que Claudia était à se faire les ongles des pieds.

– La police sait, l'enfant de chienne a pas pu résister, mais y va le regretter, je t'en passe un papier. Tiens regarde, il a fait afficher ça un peu partout. Seuls les flics auraient pu penser à faire ça. Mets ta cagoule, on va rendre une petite visite au fils chéri.

Les deux hommes entrent dans la chambre, sans allumer de lumière. Ils n'ont aucune difficulté à repérer le jeune homme allongé sur son lit. Jimmy lui assène un violent coup de poing au visage, faisant gicler le sang au niveau du nez. Patrick retombe sur son lit inconscient, il n'a pu supporter le coup, trop puissant pour lui. Sans attendre, Jimmy retire sa cagoule...

– J'étouffe avec ces maudites cagoules là. Va me chercher le kodak on va tirer un portrait de lui comme souvenir pour son père.

Placé à environ 20 centimètres du visage de Patrick, Jimmy centre sur le sang qui coule et prend l'image. Quelques secondes plus tard, la photographie sort de l'appareil. Pendant que l'image fait son apparition, les deux hommes quittent la chambre, laissant leur otage inconscient. La photo est réussie, donnant vraiment ce qu'il avait voulu démontrer. Il s'installe à la table et prend un journal. Il découpe avec patience les mots qu'il a choisis et les colle sur un morceau de papier d'emballage. Une fois terminé, il y joint la photo qu'il colle aussi en haut du texte.

– Claudia, tu viens avec moi, j'ai besoin de toi, lâche toé les pieds, pis arrive.

– Ça va, ça va, pas besoin de crier, j'arrive. Tu peux nous dire ce que tu veux faire?

– C'est pourtant simple à comprendre, faire un petit cadeau qui va faire réfléchir ce cher monsieur St-Onges. Je veux lui montrer que ses folies ne paient pas.

– Oui, mais t'avais dit que la police ne serait pas avertie. Cé qu'on va faire asteure?

– On ne change rien à nos plans, St-Onges va comprendre avec ça. De toute manière, on peut plus reculer. Je veux cet argent et s'il faut que je le tue, je le ferai, c'est clair. Mettez-vous bien dans vos petites

cervelles que le boss cé moé, pis cé moé qui décide. Surtout, ne vous avisez pas de me faire une passe.

– Nous on a rien à redire Jimmy, s'empresse de reprendre Daniel.

La *Monte Carlo* sort du petit chemin de gravier et fonce vers le Pont de l'Île. La circulation est presque nulle, le trajet se fait sans problème. La voiture s'arrête au coin de la rue où demeure René St-Onges.

– Tu vois le petit gars sur le trottoir, tu vas lui demander s'il connaît St-Onges et lui dire d'aller porter cette enveloppe-là chez eux. Tiens, donne-lui ça.

Claudia prend les deux pièces de monnaie de 1 \$ et quitte la voiture. Elle marche en se déhanchant, mastiquant sa gomme à s'en rompre les mâchoires. Elle s'approche du jeune garçon à peine âgé de dix ans et se penche vers lui. Il la regarde en écoutant ce qu'elle lui dit et fait un signe de la tête en saisissant l'enveloppe et la récompense. Il court dans la direction qu'il avait indiquée à sa bienfaitrice. Aussitôt, Claudia retourne vers la voiture, satisfaite d'avoir réussi son coup.

Elle avait à peine refermée la portière que déjà, la *Monte Carlo* quittait son stationnement. Le retour vers l'Île d'Orléans se fait encore une fois sans encombre. Jimmy était satisfait de lui pour la stratégie employée, démontrant ses qualités de meneurs et de chef envers ses complices. Il venait de leur démontrer qu'il était le seul à bien penser, mais aussi le seul à décider.

Il n'avait pas sous-estimé l'effet que ferait la photographie chez les parents de sa victime. Lorsque René St-Onges reçut l'enveloppe, il s'empresse de l'ouvrir. Il faillit perdre conscience en voyant le contenu. Heureusement, Carbo était encore présent à la résidence. Ayant pu rejoindre Anny, il avait aussi exigé que tous ceux et celles, qui avaient participé à la distribution de l'affiche soient présents. C'était une question de vie ou de mort.

C'est lui qui avait retiré l'enveloppe et son contenu des mains de son client. Par des paroles bien précises, il finit par convaincre la petite famille que tout n'était pas perdu. Au contraire, ce qu'ils avaient cru au départ une maladresse s'était tout simplement retourné pour devenir le premier indice valable, depuis les débuts de l'enquête.

Il avait eu une longue conversation avec Anny St-Onges, qui au début, ne savait pas quoi penser de cet homme qui semblait vouloir tout conduire dans leur vie. Malgré tout, elle avait convié ses amis pour rencontrer quelqu'un d'important.

Lorsque Carbo entra à nouveau au salon, il avait un argument frappant pour dénouer les langues et rafraîchir les idées de ceux et celles qui auraient pensé ne pas collaborer ou ne pas prendre au sérieux ses avertissements.

– J'ai quelque chose à vous montrer qui, je l'espère, vous fera prendre conscience de l'importance de tous les gestes et des paroles que vous poserez ou direz à l'avenir. Il y va de la vie de votre meilleur ami, Patrick. Regardez bien ceci et gravez-vous cette image dans la tête,

elle vous aidera à vous souvenir de mes paroles. Soyez sans crainte, ils ne l'ont pas tué, ils ont seulement voulu faire comprendre à sa famille qu'ils ne jouaient pas, qu'ils étaient sérieux.

Il met aussitôt la photographie en circulation, les six adolescents devinrent blancs de peur et de regrets, leurs mains tremblaient, les jeunes filles avaient les larmes aux yeux. Ils étaient consternés, révoltés, désolés, se culpabilisant chacun leur tour.

– Attendez, dit Carbo, ne sautez pas trop vite aux conclusions. Malgré ce geste insensé, il y a quand même un bon côté, du moins, je l'espère.

– Que voulez-vous dire? s'empresse de demander Anny.

– Je veux que chacun de vous pense avec précision à l'endroit où il se trouvait vers seize heures et vingt cet après-midi. Essayez de vous souvenir.

Après plusieurs minutes de discussion entre eux, ils en virent à une réponse. Jeannot explique qu'ils s'étaient divisés en trois groupes. Lui, pour sa part, était à la Polyvalente des Sources. Quant à Ghislain, il était au Centre commercial et Jacques faisait la tournée des bars et des restaurants. Chaque garçon était accompagné d'une fille.

Carbo pris en notes toutes les informations que lui rapportèrent les adolescents, sans pour autant leurs dire ce qu'il entendait en faire, ainsi que la vraie raison de cet interrogatoire serré. Il recule dans le temps de chacun, inscrivant avec précisions leurs versions.

Il avait fallu près de trois heures pour finalement être satisfait. Il remercie les jeunes visiblement tourmentés par le geste posé et leur recommande de ne poser aucun autre geste dans le futur, sans qu'auparavant il en soit averti. « *La vie de Patrick est en jeu. Allez-vous prendre le risque qu'il y perde la vie par votre faute?* » Les uns après les autres, ils quittent le salon en regagnant chacun leur domicile respectif. Aucun n'avait envie de s'amuser après ce qu'il venait de vivre.

~

Dans sa voiture, Carbo communique avec son bureau. Il demande à Josiane de l'attendre pour un travail urgent. N'ayant pas eu le temps de prendre le souper, il s'arrête au *McDo* tout près du bureau, afin d'y prendre une petite collation. Bien qu'il déteste ce genre de menu rapide, il s'en accommodait en dernier recours.

Josiane, son assistante, avait préparé le café, prévoyant qu'ils en auraient besoin. À choisir entre travailler et être seule chez elle, elle préférait travailler, au moins Carl était près d'elle. Jusqu'à maintenant, elle n'avait eu que peu de choses à faire dans ce dossier qui, contrairement aux autres, n'avancait pas. Bien sûr, elle avait commencé le grand tableau, mais n'avait eu que peu de chose à y inscrire. Aucun rapport de police à analyser, les policiers ne faisaient, pour le moment, que de l'écoute électronique et les rapports n'étaient pas disponibles. Comme il n'y avait que très peu de choses de

transmises à son patron, elle n'avait, elle aussi, que peu de choses à faire, mais elle savait que de recevoir un appel en soirée, voulait dire que ça bougeait quelque part.

Elle en eut finalement la confirmation lorsque Carl lui explique où il en était rendu jusqu'à maintenant dans le dossier.

– Un de ces jeunes a installé une affiche et celle-ci a provoqué l'appel téléphonique à seize heures vingt précis. À cette heure-là, voilà les secteurs et les endroits où ils se trouvaient. Maintenant, tu m'inscris les autres endroits en descendant, pour chacun des trois. En tout, près de trente endroits, dans divers secteurs de la ville de Beauport et en bordure de Québec. Dans l'un de ces secteurs, quelqu'un a paniqué et ce quelqu'un est l'un des ravisseurs, ou encore quelqu'un proche des ravisseurs. Il va nous falloir refaire ces trajets et voir si un événement particulier s'est produit entre seize heures et seize heures trente. Je sais que c'est un boulot de merde, mais il faut le faire. Josiane, tu prends les deux petits centres commerciaux. Lorsqu'Eddy va arriver, il prendra les écoles et moi, les commerces.

Carl décroche le téléphone et avise Eddy du travail qu'il aura à effectuer. Il place bien au centre du tableau la photographie du jeune St-Onge. Il admet que rien n'a fonctionné au niveau des informateurs du milieu et ça, c'est inquiétant. Deux possibilités, des gens de l'extérieur ou bien des débutants.

– Carl, pourquoi aucune information ne sort du milieu, c'est pourtant quelque chose d'important?

– C'est bien ce qui m'inquiète. Si d'ici demain, rien ne coule du milieu, c'est que nous avons à faire avec des non-initiés, des débutants qui ont pris une chance de faire cet enlèvement sans trop d'organisation. C'est un danger selon moi, car ils seront imprévisibles, ce qui n'arrangera pas les choses. Ils ont déjà fait monter les enchères à 500 000 \$ et la demande est pour demain soir. Il va falloir mettre les bouchées doubles dans la journée de demain. D'ailleurs, c'est ce qui expliquerait le fait qu'il l'ait blessé et photographié aussi rapidement. Monsieur St-Onge ira dès demain récupérer l'argent à sa banque. Je vais devoir truquer une valise. J'espère aussi que le prochain appel pourra nous en dire plus long.

– Le petit garçon qui a apporté l'enveloppe a été rencontré?

– Non, pas encore. Il était trop tard ce soir pour le faire. J'irai dès demain matin tôt, avant qu'il ne quitte pour l'école. Il pourra peut-être nous fournir une description de la voiture et de la personne qui lui a remis. Pour le moment, nous en avons assez fait pour ce soir. Rentre chez toi et repose-toi bien, car demain tu auras une très très longue journée devant toi.

– Carl...

– Oui, Josiane.

– Repose-toi, toi aussi. Tu as l'air fatigué.

– Ne t'en fait pas pour moi mon cœur, j'ai la couenne solide et très épaisse.

– OK! Bonne nuit, lance Josiane en refermant la porte derrière elle. Elle aurait voulu pouvoir lui dire son désarroi, qu'elle avait besoin de lui parler, qu'elle avait besoin de son aide, mais les mots ne sont pas sortis. Elle rentre chez elle en portant sur ses épaules ses problèmes.

Lorsqu'elle rentre, le répondeur clignote. Elle écoute le message.

– Mon amour, téléphone-moi lorsque tu arriveras. Je t'embrasse.

Josiane se laisse tomber sur le sofa, découragée de cette situation qui trainait en longueur. Où allait-elle trouver le courage de parler à Carl?

Partie cinq

Il est à peine six heures du matin lorsque l'équipe arrive au bureau de l'Agence Carbo. Une révision rapide du dossier est faite et chacun part effectuer son travail. Carl se dirige vers la résidence de la famille Tremblay, demeurant à quelques pâtés de maisons des St-Onges. Stationné devant la maison, il peut voir des gens bouger par l'une des fenêtres. Il sonne à la porte. Une femme dans le début quarantaine, les cheveux ébouriffés et vêtue d'une robe de chambre vient ouvrir, non sans regarder auparavant par l'une des fenêtres, sans doute inquiète de savoir qui pouvait bien se présenter à cette heure matinale.

– Oui! Dit-elle en entrouvrant quelque peu la porte.

– Je suis le détective Carl Bouchard et j'aimerais parler à votre fils, celui qui a environ 10 ans. C'est très important, madame.

– Il a fait quelque chose de mal?

– Non, ne vous inquiétez pas. Je veux simplement lui parler, car il aurait vu quelque chose hier vers l'heure du souper. Je peux?

– Entrez! Il est dans la cuisine. Il se nomme Justin.

Carl suit la femme et retrouve le garçon grignotant une rôtie garnie de confiture.

– Bonjour Justin! Je suis Carl Bouchard. Je suis un détective privé, tu sais, comme tu en vois à la télévision. Je peux parler avec toi quelques minutes?

– Oui, dit faiblement le garçon intimidé.

– J’ai ici un beau billet de 10 \$ pour toi, si tu me racontes ce qui s’est passé hier avant que tu ne viennes souper. Tu te souviens qui t’a donné l’enveloppe que tu es allé remettre à la maison de monsieur St-Onges?

– C’est donc pour ça, dit la mère en souriant. Il m’a montré les deux pièces de 1 \$ qu’il a reçu. Je ne comprends pas pourquoi cela vous intéresse tant.

– Je vous expliquerai lorsque nous serons seuls, si vous permettez, madame.

– Justin, dis-moi, c’était un homme ou une femme?

– Une femme, répond l’enfant qui reluque le billet de 10 \$ sans arrêt.

– Tu peux me dire à peu près quel âge elle avait?

– Plus jeune que maman.

– J’ai quarante-deux ans, reprend aussitôt la femme dont l’intérêt est grandissant.

- Plus jeune comment?
- Ben, plus jeune comme madame Dandurant à côté.
- Ma voisine a environ trente ans, s’empresse de dire la mère de l’enfant.
- Tu as remarqué ses cheveux, la couleur..., comment ils étaient peignés?
- Je sé pas, noir et pas longs.
- Longs, comme maman ou comme ta petite sœur?
- Longs... comme ma sœur.
- C’est très bien. Maintenant, dis-moi, tu as remarqué quelque chose de particulier sur elle. Des bijoux, une montre, un tatouage...
- Elle avait un dessin sur le bras, mé je sé pas c’était quoi. C’était sur ce bras-là, dit le garçon en montrant son bras gauche.
- C’est très bien. Tu es un garçon qui remarque beaucoup. Tu es très intelligent. Une dernière chose! Tu as vu si elle est montée dans une automobile?
- Non! Elle marchait sur la rue.
- Bien! Ce n’est pas grave. Tu as très bien mérité ton billet. Tiens, le voilà, il est tout à toi.
- Monsieur, dit faiblement la sœur de Justin.
- Oui, mon cœur, tu veux me parler?

- La automobile était noire, pis c’était pas la madame qui...
- Tu veux dire qui conduisait.
- Oui, dit d’un air gêné l’enfant.
- C’était un mesieur, mé je sé pas c’était qui.
- Tu as vu ce monsieur? Tu pourrais me dire comment il était?
- Non, juste une chemise rouge.
- Très bien ça! L’automobile, tu as remarqué si elle était neuve, si la couleur brillait au soleil?
- Elle était vieille, pis toute sale.
- Eh! C’est super ça. Tiens, toi aussi tu mérites un beau billet. Je vous laisse partir pour l’école. Merci beaucoup, madame.
- Habillez-vous les enfants, je vais reconduire le monsieur.

Dès qu’elle quitte la cuisine, la femme s’informe pourquoi toutes ces questions? Carl lui explique l’enlèvement du jeune St-Onges et lui demande une très grande discrétion afin de ne pas nuire à l’enquête. La femme est horrifiée, mais promet de bien regarder tout ce qui ne serait pas normal dans la rue. Carl quitte la maison en remerciant encore une fois la femme pour son aide. Une fois dans sa voiture, il communique les renseignements obtenus à Josiane et à Eddy.

Plusieurs commerces sont déjà ouverts et Carl commence les vérifications. L’une après l’autre, les informations sont nulles dans chacun des établissements. Après plus de deux heures, il a fait le

tour, exception faite de deux bars qui n'ouvriraient que vers onze heures. De leurs côtés, Josiane et Eddy étaient aussi au point mort dans ce qu'ils avaient de fait. Quant à Carl, il préfère quitter le secteur afin de n'être pas trop remarqué. Il doit passer chez les St-Onges.

René St-Onges s'est rendu à deux banques afin de récupérer la somme globale demandée par les ravisseurs. Comme il n'est pas facile de réunir pareille somme aussi rapidement, sa conjointe a fait sa part en fournissant toutes ses économies découlant en grande partie de l'héritage de sa mère. Il aura, dès quinze heures, la totalité des fonds après qu'une livraison spéciale aura été faite à sa banque principale par un transporteur de Sécur.

De son côté, Carl stationne la Jaguar dans l'allée de la résidence et se dirige lentement vers la porte avant et entre sans sonner. Il avait dissimulé un sac de tissus noir pour le sport sous son veston et le remet à René St-Onges. Il lui explique que le sac a été trafiqué et qu'une puce a été insérée dans la poignée. Elle servira à suivre le porteur du sac, peu importe où il se rendra, à la condition qu'il le garde en sa possession.

– J'aimerais bien faire le transport pour vous, mais les ravisseurs vous connaissent certainement. Je vais donc tenter de vous suivre à quelques centaines de pieds derrière, mais attendons les instructions. J'aimerais demander à votre conjointe de me reconduire à la porte et de m'embrasser sur les joues lorsque nous serons sur la galerie.

Comme ça, si nous sommes surveillés, ils croiront que je suis de la famille.

– Bien sûr qu'elle va le faire, n'est-ce pas Louise?

– Avec plaisir, si cela peut aider.

Lorsque Louise St-Onges embrasse Carl, elle lui dit :

– Sauvez mon fils, monsieur Bouchard.

~

Pendant ce temps, à l'Île d'Orléans, des instructions sont données à Claudia Dufour. Elle va devoir se rendre dans les environs de la résidence de la famille St-Onges et surveiller si la police patrouille le coin. Jimmy lui explique qu'elle devra faire les rues environnantes, sans toutefois passer dans la rue même des St-Onges. Claudia est nerveuse et Jimmy la rassure en lui disant que Daniel va l'accompagner.

La vieille *Monte Carlo* quitte l'Île d'Orléans et se dirige vers le pont qui enjambe le Fleuve St-Laurent. Daniel Durand circule sur le boulevard Sainte-Anne, en direction de Beauport. Il décide de faire un détour afin de vérifier s'ils sont suivis. Il emprunte la côte St-Grégoire et tourne sur le Boulevard des Chutes. Vingt minutes plus tard, il arrive dans la Municipalité de Beauport, qu'il connaît comme le fond de sa poche pour y avoir grandi. Il croise deux voitures de patrouille qui ne

s'intéresse pas à eux. Lentement, il circule sur plusieurs petites rues des environs de la résidence des St-Onges sans rien remarquer de spécial. Il décide de se stationner près d'un commerce et demande à Claudia d'aller y faire des emplettes tout en prenant bien son temps, ce qui lui permettra de bien observer les environs et de voir surtout quelles automobiles rentrent dans la rue des St-Onges. Ce ne sont pas les instructions reçues de Jimmy, mais il considère que c'est plus prudent d'ajouter cette vérification.

Dès que Claudia revient avec un petit sac en main, il démarre et va rejoindre l'autre bout de la rue des St-Onges. Il stationne la voiture et demande à Claudia de ne pas en sortir, qu'il allait faire une petite tournée à pieds. Journal du matin en main, il marche lentement tout en regardant les petites annonces comme s'il cherchait quelque chose. Tout est tranquille dans la rue, aucune voiture pouvant ressembler de près ou de loin à un véhicule que la police emploie généralement. Il revient sur ses pas et rejoint Claudia.

– Y a rien, tout est tranquille. Jimmy s'énerve pour rien. On retourne au chalet.

~

Pendant ce temps, Carl a repris la vérification des bars. Le premier n'a rien donné. Lorsqu'il rentre au *Bar Le Stardust*, il ne voit pas d'affiche dans le petit hall, ce qui éveille ses soupçons. Les jeunes ont pourtant

bien spécifié en avoir laissé une. Après quelques secondes, laissant le temps à ses yeux de s'habituer à la pénombre, il se rend au comptoir bar. Une jeune femme lui offre à boire. Il commande un *Johnnie Walker* sur glace. Trois autres clients sont attablés dans un coin alors qu'il se retrouve seul au petit comptoir. La serveuse dépose le verre commandé et prend le billet de 20 \$. Après avoir fouillé dans son tablier de service, elle remet le change sur le comptoir, non sans un joli sourire. Carl en profite pour entamer la conversation.

– C'est assez tranquille à cette heure, n'est-ce pas?

– Ouais! Le chiffre de jour, ça vaut pas grand-chose. J'aime mieux travailler le soir, ça bouge plus.

– Tu as travaillé hier soir?

– Non, ça devait être Jimmy, mais le boss m'a dit qu'il s'était fait remplacé vers cinq heures. Il avait la diarrhée semble-t-il, dit-elle en riant.

– Il est le seul gars qui travaille ici?

– Oui, ça doit faire deux ans, je pense.

– Jimmy, ce n'est pas un gros costaud, assez grand?

– Non! Dit-elle en riant. Il est grand, mais pas gros.

– Désolé, je connais un Jimmy qui travaille dans les bars. Je croyais que c'était lui.

– Non, il travaille icite depuis qu’il est sorti de prison.

– OK! Alors là, ce n’est pas lui. Il travaille quand?

– J’le sais pas.

– Je crois que je vais revenir ce soir, c’est trop tranquille. Merci pour la conversation.

Carbo quitte le bar, satisfait des informations recueillies. C’est avec un petit sourire qu’il regagne sa voiture. Il vient d’obtenir la première information qui pourrait bien le mener plus loin et cerner la possibilité qu’il soit l’un des ravisseurs. Jimmy est sans doute soit un surveillant ou l’un des ravisseurs. Il s’empresse de contacter Josiane afin qu’elle le rejoigne rapidement. Il demande également à Eddy de revenir à l’Agence, le temps presse, considérant que tous les deux non obtenus aucune information pouvant être utile.

Dès qu’ils sont réunis, Josiane, arrivée avant les hommes, a déjà commencé à inscrire au tableau tous les endroits visités qui se sont avérés négatifs. Aussitôt qu’Eddy entre, elle recueille ses informations qu’elle est à cumuler lorsque Carl se pointe.

– Josiane, tu laisses ça quelques minutes, j’ai un appel à te faire faire. Tu vas appeler au *Stardust* et demander à parler à Jimmy, le barman. Prends toutes les informations que tu pourras. Je vais écouter sur l’autre ligne.

Josiane s'exécute aussitôt, prétendant qu'elle avait rendez-vous avec Jimmy la veille au soir, mais qu'il ne s'est pas présenté. Elle demande à le rejoindre par téléphone. La barmaid l'informe qu'elle n'a qu'un numéro et qu'il répond rarement. Elle donne le numéro à Josiane, alors que Carl le prend aussi en note. Dès que la ligne est refermée...

– Tu as été superbe. Maintenant, appelle ce numéro en te faisant passer pour une compagnie de téléappels. S'il a une boîte vocale, tu laisses le message que tu veux le rejoindre au nom de Prestige sondage public. Ne laisse que ce message, que tu communiqueras avec le maître de la maison plus tard.

– Eddy, contacte Festus et demande à qui appartient cette ligne et si cette personne a un dossier.

Quelques minutes plus tard, Festus retourne l'appel. Ces informations en main, Carl en sait un peu plus long sur Jimmy Coulombe, récidiviste ayant un dossier de vols par effraction et de fraude lui ayant mérité quelques mois de prison à différentes périodes des dix dernières années.

– Nous allons aller visiter cette adresse et tenter d'en apprendre davantage. Josiane, tu m'accompagnes. Eddy tu retournes à tes vérifications et tente de rejoindre tes informateurs. On ne sait jamais.

La Jaguar quitte le garage de l'Iberville 1 et fonce vers l'adresse située dans la partie de la Basse-Ville, dans le secteur de Limoilou. Carl fait

deux passages lents devant l'immeuble de trois étages et de six appartements. Plusieurs automobiles sont stationnées en bordure du trottoir, mais aucune ne ressemble à la faible description donnée par la petite fille rencontrée le matin même.

– Josiane, tu vas te rendre à l'adresse au deuxième étage, la porte 626 B et sonner. Si quelqu'un ouvre, informe-toi si Jimmy est là.

Josiane monte l'escalier de métal en serpentin et sonne à la porte de l'appartement B. Personne ne vient ouvrir. Elle décide de sonner à la lettre A. Une vieille dame vient ouvrir en regardant au-dessus de ses lunettes qui peut bien venir la déranger.

– Vous voulez quoi? J'achète rien, dit la dame qui veut refermer la porte.

– Désolé madame, mais je ne vends rien. Je cherche à rejoindre Jimmy. Ça fait une semaine qu'il ne répond pas au téléphone et je suis inquiète.

– Jimmy, c'est le fainéant d'à côté ça? Ça fait un bout que je l'ai pas vu. Y doé être encore en prison. Si vous sortez avec lui, vous perdez votre temps, c't'un bon à rien.

– Merci, madame, je ne vous dérange pas plus longtemps. En passant près des boîtes à courrier, Josiane vérifie dans celle identifiée par la lettre B. Il n'y a rien, ce qui veut dire qu'il passe prendre son courrier, lorsqu'il travaille, mais il ne réside pas à son appartement.

Josiane revient à la voiture sans être plus avancée qu'elle ne l'était. Cependant, elle donne son impression à Carl. Carbo est déçu, mais devra composer avec ça. Au moins, l'étau se resserre contre Jimmy Coulombe. Le cellulaire de Carl sonne. Sa secrétaire l'avise qu'une certaine Irène attend son appel sans tarder. Carl compose le numéro et s'identifie.

– Vous êtes venu chez nous ce matin pour parler à mon fils.

– En effet, oui. Que puis-je faire pour vous?

– Lorsque ma fille est revenue de l'école ce midi en autobus, elle a revu l'automobile dont elle vous a parlé. Elle m'a dit qu'elle a lu le mot « monte » sur le coin de la valise arrière. Je ne sais pas si cela peut vous être utile, mais ça me semble une erreur?

– Madame, toutes les informations sont utiles. Dites à votre fille que je vais lui acheter un magnifique cadeau pour avoir été aussi alerte.

– Attendez, elle a aussi dit que ce n'était pas le même monsieur qui conduisait. Celui-là n'avait pas beaucoup de cheveux.

– Wowww! Elle est drôlement intelligente. Merci infiniment, j'apprécie vraiment. Si vous avez autre chose, n'hésitez pas à me rappeler.

Carbo raconte à Josiane ce qu'il vient d'apprendre. Il sait que le mot « monte » veut dire *Monte Carlo*, un produit de *Chevrolet*. C'est une

information très importante. Il compose aussitôt le numéro de Festus à la SQ. et demande de vérifier une *Chevrolet Monte Carlo* dont le propriétaire aurait comme prénom Jimmy, dans les années 2000 et moins.

– Je mettrais ma main au feu que ce Jimmy est l'un des ravisseurs. Josiane, tu vas aller au bar et jaser avec la serveuse pour en savoir un peu plus sur ses fréquentations. Moi, je communique avec mon ami de la prison pour connaître les fréquentations de notre oiseau.

– OK! J'y vais.

Carbo laisse descendre sa compagne devant le bar et s'avance de quelques pieds dépassés le *Stardust*, afin de n'être pas identifié. Il attend patiemment Josiane qui revient un peu plus de vingt minutes plus tard, le sourire aux lèvres.

– C'est une barmaid pas très discrète qui travaille là. Jimmy ne revient pas travailler avant lundi prochain. Elle m'a identifié une fille qui vient le voir certains soirs, une certaine Claudia, une espèce de droguée.

Le téléphone cellulaire de Carbo sonne, interrompant Josiane. Il parle quelques instants avec son correspondant et raccroche.

– C'était Festus. La *Monte Carlo* correspond à Coulombe. Continue!

– Elle m’a répété ce qu’on sait déjà, que Jimmy a fait de la prison. Elle a même ajouté que je semblais trop bien pour lui, poursuit Josiane en riant. Quant à cette Claudia, elle demeurerait à l’Île d’Orléans, mais elle ignore où. Je n’ai pas osé demander une description de cette Claudia. Désolé!

– Non! C’est OK! Nous connaissons au moins deux noms et nous avons une description de voiture. Ce n’est déjà pas si mal. Le cellulaire sonne à nouveau...

C’est René St-Onge qui vient de me confirmer qu’il a réussi à réunir les 500 000 \$, tel que demandé. Tu vas te rendre au bureau en taxi et tu prends le transmetteur de la puce. Je vais appeler Eddy, il va te rejoindre, attends-le. Revenez ici tous les deux dans chacune de vos voitures. Tu prends le *Trans-Am*.

– OK!

Josiane quitte aussitôt après avoir été déposée tout près d’un taxi stationné en bordure du trottoir, pas très loin du bar. Pendant ce temps, Carbo se rend prendre la surveillance près de l’adresse de Jimmy Coulombe. Moins d’une heure plus tard, Eddy communique avec Carl alors qu’il se gare sur le terrain d’un petit centre commercial des environs. Carbo lui demande de passer prendre sa place en surveillance, qu’il doit rejoindre Josiane.

– Josiane, tu vas te rendre chez les St-Onges et demeurer avec eux jusqu’au départ du père pour remettre la rançon. Si entretemps, quelque chose se produit, je communique avec toi. Notre homme doit certainement appeler bientôt pour la livraison. Plusieurs hommes de la SMQ, travaillant pour Hugues Savard, seront en surveillance à divers endroits sur le territoire au cas où nous aurions besoin d’assistance. Aucune voiture de patrouille ne viendra dans le secteur de la transaction.

Dès que Josiane gare le *Trans-Am* dans l’entrée du stationnement des St-Onges, elle entre dans la maison sans sonner.

– Je suis l’assistante de Carbo, Josiane.

– Je sais, dit Louise St-Onges. Il vient de communiquer avec nous. Il nous a mis au courant des progrès de votre enquête. Il nous a aussi donné des instructions sur la manière de faire lors de l’appel.

– Alors, ils ne nous restent qu’à attendre l’appel qui ne devrait pas tarder.

Moins de trente minutes plus tard, le téléphone sonne chez les St-Onges.

– Tu as l’argent? demande l’homme.

– Oui! Je l’ai mis dans un sac de sport de mon fils.

– Très bien ça. Écoute-moi bien. Tu vas amener l'argent ce soir à vingt et une heures, au centre commercial de la Canardière. Tu vas faire le tour du stationnement trois fois et tu vas repartir. Puis, tu reviendras exactement cinq minutes plus tard te stationner en face du restaurant. Mes hommes vont te surveiller et au moindre faux pas de ta part, ton fils est mort. Tu marcheras vers la porte principale du centre commercial et quelqu'un prendra ton sac. Ne lui résiste pas.

La ligne se referme...

– Vous avez compris, madame?

– Oui, monsieur! Je communique ces informations à mon patron.

Josiane s'entretient avec Carl. Sans attendre, il se dirige vers le centre commercial et stationne sa voiture à l'écart. Casquette sur la tête et verre soleil, il marche lentement en examinant les lieux. Quelques minutes plus tard, Eddy le rejoint et les deux hommes se serrent la main comme de vieux amis.

– Je ne suis pas tranquille. La livraison devra se faire à la fermeture du centre et il y aura beaucoup de monde. Nous risquons de le perdre. Nous allons faire le tour du stationnement chacun à notre tour, toi en voiture et moi à pieds. Recherche la *Monte Carlo*, au cas où il serait assez idiot pour être sur place. On se rejoint dans le petit restaurant.

– Je suis passé au bureau de la Centrale et j'ai des photographies de Coulombe. J'ai aussi apporté des photos de deux de ses compagnons de cellules lors de sa dernière visite en prison.

– OK! J'attends un appel de la prison. On va en savoir plus sur ses fréquentations à Orsainville. On y va, allez!

Les deux hommes tentent de repérer l'automobile de Coulombe, mais le résultat est négatif. Ils se retrouvent au restaurant. Hugues Savard a confirmé à Carbo la conversation téléphonique qui provenait d'une cabine publique dans le secteur de Sainte-Foy. Lorsque ses hommes y sont arrivés, il n'y avait plus personne autour. Les empreintes n'ont rien donné. Il ajoute qu'aucune *Monte Carlo* n'a été aperçue par les patrouilleurs avec le numéro de plaques identifié ou tout autre numéro.

– Je n'aime pas ça, ils ont certainement plus d'un véhicule. Je suis inquiet pour le dernier appel aux St-Onges, l'homme a parlé assez longtemps, trop longtemps même. Il n'était pas sans se douter qu'il devait être sous écoute. Il nous reste trois heures avant la remise et on ne peut rien faire. Merde!

– Ou bien ils sont idiots ou bien ce sont des pros, lance Eddy. Coulombe n'est peut-être qu'un simple pion que quelqu'un dirige à son gré.

– J’ai demandé à Hugues de placer deux femmes en surveillance près de l’appartement de Coulombe. Deux de ses hommes se tiendront en surveillance à l’entrée du pont de l’Île. Deux gars de Festus seront dans le coin de Sainte-Anne de Beaupré, tout près de l’endroit où l’automobile a été retrouvée. J’aurai Hugues en ligne en permanence. Quant à toi, tu garderas contact avec Festus. On ne sait jamais. Bon sang de merde que je n’aime pas ça. J’oubliais, les deux équipes de surveillances d’Hugues seront ici, autour du centre commercial, prêt à intervenir.

~

Carl est sorti du centre commercial en passant par la porte centrale, alors qu’Eddy a emprunté la sortie du restaurant. Carbo rejoint la Jaguar et espère que la puce dissimulée dans le sac fera son travail. L’heure approche et toujours rien d’anormal. Les automobiles circulent sans arrêt sur le stationnement du centre commercial, l’heure de fermeture approchant à grands pas.

Un bip se fait entendre sur le récepteur de Carbo. Tous ses sens sont en éveil, surveillant partout aux alentours. Il voit l’automobile de René St-Onge qui passe deux fois devant lui et quitter le stationnement, tel que les instructions ont été données. Près de cinq minutes plus tard, l’automobile revient dans le stationnement et se gare devant le restaurant. St-Onge descend et marche lentement sur

le trottoir, transportant son sac bourré d'argent. Alors qu'il cherche à trouver quelqu'un qui lui parlerait, un homme s'approche de lui en marchant à côté d'une bicyclette.

– Donne-moi le sac, sinon ton fils est mort, lance l'homme en empoignant le sac. Il monte aussitôt sur sa bicyclette et pédale à toute vitesse. Carl qui a vu le manège démarre rapidement, mais il est coupé par une automobile qui veut passer. Il transmet aussitôt à Hugues Savard la description de l'homme à vélo. Une dizaine d'automobiles se mettent en marche en direction du centre commercial, les occupants cherchant des yeux le cycliste suspect.

Carl, qui a pris la même direction, a perdu de vue le suspect, mais il reçoit encore le signal. Il tourne sur une petite rue et ne tarde pas à trouver la bicyclette laissée à l'abandon en bordure d'un terrain. Pas une voiture en vue, mais le signal est encore perceptible. Il fait demi-tour et suit le point lumineux qui vacille sur son écran. Le signal faiblit et s'arrête finalement. Le sac avait été lancé sur le terrain d'une résidence. Carl bouille, lui qui avait cru avoir à jouer avec des novices se retrouve maintenant devant rien, et pire encore, 500 000 \$ envolés et toujours pas signe de vie du fils, Patrick St-Onge.

René St-Onge, qui est rentré chez lui, attend impatiemment des nouvelles. Josiane reçoit un appel de Carl et quitte aussitôt sans donner la moindre explication à la famille.

Partie six

Carl se présente à la porte de la famille St-Onges et on lui ouvre immédiatement, avant même qu'il ait touché la poignée.

– Monsieur Bouchard, que se passe-t-il? Nous n'avons aucune nouvelle.

– Nous avons perdu celui qui vous a pris l'argent. Il a jeté le sac vide. Sans doute que l'argent a été transféré dans un autre sac. Le type à la bicyclette, ce n'est pas ce que nous attendions. Le vélo a été retrouvé dans une petite rue tout près du centre commercial. Voilà!

– Que va-t-il advenir de notre fils?

– Je ne saurais vous le dire. J'espère qu'ils vont le relâcher sain et sauf. Ils ne prendront pas le risque de le tuer, j'en suis certain, maintenant qu'ils ont l'argent. Tous nos informateurs sont à l'affût de l'argent et j'en serai avisé dès qu'il apparaîtra quelque part. Nous connaissons aussi l'un des ravisseurs et peut-être même deux d'entre eux.

Carbo est interrompu par la sonnerie du téléphone. René St-Onge répond rapidement.

– Papa, c’est moi.

– Merci mon Dieu! Où es-tu?

– Je suis dans une cabine téléphonique à Montmorency, sur le boulevard Ste-Anne, à Montmorency.

– Reste là mon grand, j’arrive. Il est vivant, merci Mon Dieu! Merci!

– Venez, je vous conduis.

Dès qu’ils repèrent Patrick, René St-Onge descend de voiture et serre son fils entre ses bras sous le regard de Carl.

Les trois hommes remontent en voiture et la Jaguar reprend le chemin du retour vers la maison où attendent impatiemment la mère et la sœur de Patrick. Lorsqu’ils rentrent, c’est l’euphorie et les pleurs qui accueillent le fils prodigue. Carl laisse passer les moments de tendresse et intervient.

– Excusez-moi, mais ce n’est pas terminé. Je dois parler avec Patrick. D’ailleurs, le sergent Savard est en route pour nous rejoindre. Il n’y a plus de raison de se cacher de la police.

– Pour nous, l’affaire est terminée. Mon fils est là et je me fiche de cet argent et de ceux qui ont commis ce crime.

– Nous devons retrouver ces hommes. Vous avez payé une fois, ils pourraient recommencer et cette fois avec votre fille.

– Ils n’oseraient pas...

– Pour eux, le travail a été si facile que je ne serais pas surpris qu’ils s’attaquent à votre fille. L’appât du gain est un puissant motivateur.

– Je vais payer vos honoraires et...

– Je ne vous ai rien demandé, monsieur. Je ne peux pas laisser tomber ce dossier en sachant qu’il y a encore des risques pour votre famille. Ce n’est pas une question d’argent pour moi. Je n’ai nullement besoin de votre argent. Mon travail n’est pas terminé et je ne lâcherai pas tant et aussi longtemps que ces hommes ne seront pas derrière les barreaux et que toute votre famille soit en parfaite sécurité.

– Je suis désolé, si je vous ai blessé, monsieur Bouchard.

– Ce n’est rien. Je comprends dans quel état vous êtes.

Au même moment, on sonne à la porte. Quelques instants plus tard, le sergent Hugues Savard rejoint le petit groupe au salon. La conversation se poursuit et le policier confirme les dires de Carbo en ce qui a trait aux ravisseurs. Il demande lui aussi, à être laissé avec Patrick.

Pendant plus d’une heure le jeune homme, encore traumatisé, raconte ce dont il se souvient. En fait, il n’a pas grand nouveau à apprendre sur les ravisseurs, mais il pourrait reconnaître la voix d’un homme et d’une femme.

Le sergent Savard et Carbo quittent la petite famille.



Carl rentre au bureau dès sept heures le lendemain matin. Josiane et Eddy arrivent quelques minutes plus tard. Le trio n'est pas très enjoué du résultat de la veille. Carl demande à Eddy d'aller prendre position près de l'adresse de Jimmy Coulombe et de photographier toute personne ayant accès à cette adresse. Josiane demeure au bureau et s'applique à remettre en ordre les informations jusqu'à maintenant. Pendant ce temps, Carl est dans son bureau, essayant de trouver ce qui n'a pas fonctionné dans cette affaire. Trop peu d'information, une manière inhabituelle de travailler pour ce genre de dossier. Heureusement, Patrick St-Onge était sain et sauf. Comme il est trop tôt pour faire la tournée de ses informateurs, il préfère aller manger et prendre un bon déjeuner en retournant tout ça dans sa tête. Il a besoin d'être seul.

Dès la fin de l'avant-midi, il commence sa tournée. Il les rencontre tous, les mettant en garde comme quelqu'un qui dépenserait soudainement des sommes d'argent de manière inconsidérée.

À son retour au bureau, Carl demande à Josiane de se rendre au bar le *Stardust* et de tenter d'en savoir davantage sur les fréquentations de Coulombe. Il va certainement se produire quelque chose. Quelqu'un qui se retrouve avec une aussi grosse somme d'argent en si peu de temps ne peut pas passer inaperçu. Ils vont certainement commettre des erreurs et c'est là que Carbo va leur tomber sur le dos.

Il est un peu plus de quinze heures lorsque le cellulaire de Carbo sonne.

– Monsieur Bouchard, je suis le vendeur d’automobiles. J’ai quelque chose d’intéressant pour vous. Vous êtes toujours prêt à payer?

– Comme toujours, je paie comptant. Tu dois le savoir.

– Quelqu’un est venu aujourd’hui au garage. Il a regardé les Corvettes décapotables. Son nom est Daniel quelque chose. Je n’ai pas son nom de famille. Selon moi, ce n’est pas le genre de gars qui peut se payer un tel véhicule. Il conduisait une vieille *Ford Taurus* à demi rouillée. Le numéro de plaque est le ZPX-830. Ce n’est pas moi qui ai fait affaire avec lui, mais j’ai tout entendu. Selon vous, ça vaut combien?

– Comme la dernière fois, 5 000 \$. Ça te va?

– Très bien, j’accepte ça. Merci! Comment...

– Je passerai te payer au garage.

– Qui vous a dit où je travaillais? Je n’en ai jamais parlé. Vous m’avez suivi?

– Je n’ai pas pour habitude de suivre mes collaborateurs, mais tout se sait dans le milieu. Tu devrais savoir ça, non?

– Soyez quand même discret lorsque vous passerez.

– Tu n’as même pas à le préciser.

La conversation terminée, Carbo communique immédiatement avec Festus et transmet le numéro de plaque minéralogique. La réponse ne se fait pas attendre. Festus lui apprend que la propriété est à un certain Daniel Durand. Il donne l'adresse de ce dernier et la description du dossier criminel mineur. Après les remerciements d'usage, Carl se rend aussitôt à l'adresse qui n'est pas très loin du garage de son informateur. Il en profite pour passer le payer discrètement dans son bureau. C'était la deuxième fois que les deux hommes se rencontraient. Carl ne traîne pas sur place, préférant se rendre à l'adresse de son suspect. Il prend aussitôt place à proximité du vieil immeuble délabré. L'adresse est dans un sous-sol-sol et les fenêtres sont fermées avec un drap et un drapeau du Canada. Il descend de voiture et marche lentement sur le trottoir, examinant les possibilités de pouvoir y pénétrer. Le cellulaire sonne.

– Carl, c'est moi. J'ai quelques informations. Coulombe se tient avec une certaine Claudia et un nommé Daniel. J'ai sa description, attends. Cinq pieds 6 pouces, 170 livres, cheveux courts et peau basanée.

– Je sais, c'est Daniel Durand et je suis en face de chez lui.

– Merde! Je déteste quand tu me fais ça.

– Un jour, tu sauras avant moi, dit Carl en riant. Je vais avoir besoin de toi. Tu as terminé au bar?

– Je ne pense pas en apprendre plus de la fille. Elle ne le fréquente pas vraiment.

– OK! Viens me rejoindre à l’adresse suivante : 634, première avenue Est, coin 6e rue. Je t’attends.

Carl rie encore de la réaction de Josiane qui voudrait bien l’assister vraiment en tout. Cependant, elle ne connaît pas encore les informateurs qu’il refuse de lui présenter. Il est rare qu’un informateur se partage, car ils tiennent à préserver l’anonymat pour leur propre sécurité. Parfois, il y va même de leur vie et celle de leur famille. C’est d’ailleurs la même chose pour Eddy.

Dès qu’elle arrive, il lui demande de demeurer en surveillance sur place, le temps qu’il aille chercher quelque chose à manger pour les deux. Moins de trente minutes plus tard, il est de retour et il invite Josiane à le rejoindre dans la Jaguar. Daniel Durand n’est toujours pas de retour à son domicile.

Il est un peu plus de vingt-deux heures lorsque Carl décide d’aller fouiner dans l’appartement de Durand. Il n’a aucune difficulté à y pénétrer, la porte n’était fermée que par une vieille serrure qu’il ouvre en quelques secondes. Dans le petit trois-pièces, ce n’est pas reluisant, mais plutôt crasseux, tout est sens dessus dessous. Un reste de nourriture avec de la moisissure sur une petite table du salon démontre bien que son occupant n’y est pas venu depuis un certain temps. Ceci confirme à Carl que Durand est sans doute l’un des ravisseurs. Son appartement vient confirmer davantage l’information de l’après-midi, il n’avait certes pas les moyens financiers de se procurer un véhicule tel qu’il relaquait, à moins d’avoir obtenu une

grosse somme d'argent tout récemment. Il est toujours difficile pour un criminel de retenir son envie de dépenser inconsidérément l'argent qu'il a volé. Quelques jours de patience, mais cela ne tient pas pour tous. C'est souvent l'erreur fatale qu'ils commettent, à tout le moins, l'un d'entre eux, un complice trop pressé.

De retour dans la Jaguar, Carl montre un bout de papier recueilli dans l'appartement. Un petit plan de route à main levée et griffonné en vitesse. Il y est inscrit les mots pont, gauche, septième, gauche.

– Ce n'est pas très explicite, mais cela confirme qu'ils sont sur l'Île d'Orléans, explique Carl.

– Oui, mais c'est grand l'île, ajoute Josiane.

– Je sais. Ce qui ne facilite pas les choses, c'est qu'il y a beaucoup de chalets en location. Nous allons devoir effectuer une surveillance à l'entrée du pont et espérer y voir passer l'un des deux véhicules. Avec tout cet argent, ils ne resteront pas longtemps cachés. Cet argent va leur piquer les doigts et le goût d'améliorer leur manière de vivre, va les pousser rapidement à commettre des erreurs. Du moins, j'y compte bien.

~

La surveillance a débuté et c'est Eddy qui est le premier choisi. Installé confortablement, un lunch sur la banquette de droite, il surveille tous les véhicules qui entrent et qui sortent de l'île. Son

travail est pourtant interrompu par l'arrivée d'une auto-patrouille, gyrophares allumés. Eddy vocifère dans sa voiture. Il sort ses papiers.

– Bonsoir, monsieur! Vous êtes en panne? demande le policier.

– Non, merci! Je reste ici pour effectuer une surveillance. Je suis détective privé pour le compte de l'Agence Carbo.

– Je regrette, mais vous n'avez pas le droit de stationner ici, si vous n'êtes pas en panne. Vous allez devoir quitter, détective privé ou pas.

Eddy tente de discuter avec le policier afin de l'amadouer, mais ce dernier tient son bout et refuse catégoriquement tout argument. Eddy reprend ses documents d'identification en bougonnant, mais rien n'y fait. Il doit quitter son stationnement. Bien malgré lui, il démarre et prend la direction de la côte de l'île en roulant à basse vitesse, compte tenu du peu de circulation. La voiture patrouille enfile derrière lui et le talonne pour qu'il augmente sa vitesse, ce qu'il fait en maugréant. *« Si je ne roule pas, je vais l'avoir collé au cul ce salaud, il ne me lâchera pas »*, dit Eddy pour lui-même. Il augmente sa vitesse et signale son intention de s'engager vers la gauche, afin de se garer sur le terrain d'un petit comptoir-lunch fermé pour la nuit. Il n'a pas le choix de s'exécuter, car le policier va le coller et il ne veut pas de la présence de cette voiture de patrouille dans le secteur.

Installé confortablement, il reprend sa surveillance, malgré le fait qu'il sait la voiture patrouille effectuant sa surveillance sur les routes des environs. Il sait aussi que Festus a donné ordre de localiser les

deux véhicules suspects, sans intervenir. Malgré cela, depuis 24 heures, aucun résultat.

Il est six heures du matin lorsque Josiane vient prendre la relève au volant du *Trans-Am*. Eddy, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, n'hésite pas à quitter les lieux, sans avoir revu le patrouilleur, sauf pour le voir quitter l'île au milieu de la nuit.

La circulation augmente rapidement dans le secteur, les travailleurs sortant de l'île et les fournisseurs y entrant. Il est déjà quatorze heures dix lorsque Josiane aperçoit la vieille *Taurus* qui suit un gros camion qui entre sur l'île. Elle tente de s'engager dans la circulation, mais elle est retardée pendant près d'une minute. Dès qu'elle le peut, elle pousse à fond sur l'accélérateur et parvient, dans un crissement de pneus, à se placer entre deux camions circulant à basse vitesse. Impossible de dépasser sur cette route à double sens formée de courbes et de petites élévations. Elle frappe de son poing sur le volant, mais reste toujours à très basse vitesse derrière le poids lourd qui ne peut augmenter sa vitesse. Elle ne voit plus la *Taurus* et ne sait absolument pas où elle est passée. Elle contacte Carl.

– Carl, ils sont sur l'île, ça ne fait pas de doute. Je viens de voir la *Taurus* de Durand, mais impossible de la suivre avec ces maudits camions. En haut de la côte, il y a trois possibilités de routes. Je ne sais vraiment pas laquelle il a prise. Je suis désolé.

– Ça ne fait rien. Au moins nous savons qu'ils sont là. Je suis certain qu'ils n'y resteront pas longtemps. Les journaux n'ont jamais parlé de

l'enlèvement, donc ils ne sont pas inquiets. Ils ont quand même une certaine intelligence de ne pas bouger trop rapidement. Je pense que leur seul problème est de savoir comment dépenser cet argent. C'est là que je les attends.

– OK! Je vais me trouver un endroit plus facile à se mêler à la circulation, ce qui n'est pas évident avec si peu de possibilités.

– Fais ce que tu peux. De toute manière, la police va certainement les localiser quelque part.

Carl est en direction de la résidence des St-Onges.

– Bonjour! J'aimerais vous parler quelques minutes, dit Carl, après que René St-Onges ait ouvert la porte.

– Entrez!

– Suivez-moi, nous sommes tous sur le patio arrière.

La petite famille est réunie et Louise St-Onges tient la main de son fils qui porte encore les marques des blessures au visage.

– Je voulais simplement vous aviser que nous savons maintenant qu'il y a trois suspects. Nous avons aussi la description de deux véhicules que la police surveille. Tout n'est qu'une question de temps avant que l'on sache vraiment où ils se terrent.

– Monsieur Carbo, intervient Patrick. Je sais qu'ils ont circulé sur un petit chemin de terre, un chemin très cahoteux. La poussière rentrait partout dans la valise de la voiture.

– C’est bien ce que je pensais. Ils ne sont pas dans un chalet à proximité de la route, ce qui ne facilite pas les choses, sinon ils auraient été localisés immédiatement. Cet après-midi, l’une des voitures a été aperçue, mais la circulation n’a pas permis de pouvoir la suivre. Nous ne perdons pas confiance. Ils ne resteront certainement pas inactifs avec autant d’argent. Comme vous le savez, l’Île d’Orléans n’est pas ce que j’appellerais un secteur facile à travailler. Bien sûr, ils y sont presque confinés, mais les recherches ne sont pas faciles avec tous ces petits chemins d’agriculteurs, mais nous y arriverons. Maintenant, je vous laisse. J’ai d’autres personnes à rencontrer.

Carl quitte la maison des St-Onges, laissant derrière lui une famille heureuse d’être à nouveau réunie. Le cellulaire sonne, alors que Carl est sur le chemin de retour vers son bureau. Il se gare rapidement.

– Carl mon poussin, c’est moi.

– Comment vas-tu, jeune fille?

– Magnifiquement bien. J’ai quelque chose pour toi.

– Je t’écoute.

– Un gars a passé la nuit entière avec l’une de mes filles. Il a payé en beaux billets de 100 \$. Il a fait la fête au champagne. Pour tout te dire, ce n’était pas un bourgeois. Je dirais plutôt que c’était un fond de culotte avec beaucoup d’argent.

– Très intéressant! C’est sans doute un des gars que je recherche.

– Il est parti vers onze heures. Il devait sans aucun doute avoir mal aux cheveux avec tout ce qu'il a bu.

La mère des prostituées de la Basse-Ville de Québec donne les détails de l'automobile et de l'homme, ce qui correspond en tous points avec Daniel Durand. Cela confirme que Josiane l'a bien vu rentrer sur l'île, il n'y a pas de doute, ils y sont encore.

Partie sept

Les ravisseurs de Patrick St-Onge demeurent encore introuvables. Ils se terrent et ne bougent pas. Déjà trois jours se sont écoulés et pas une des automobiles n'a été revue. La surveillance sur l'Île d'Orléans se poursuit par Eddy et Josiane, à bord de voitures de location. Le *Trans-Am* étant trop visible et facilement reconnaissable, alors que la vieille guimbarde d'Eddy n'est pas mieux, sa fiabilité est plus que douteuse, mais il ne veut pas s'en départir, elle fait partie de sa vie depuis si longtemps.

Aucune autre information n'est parvenue à Carl, de la part de ses pions qui surveillent tout ce qui bouge dans la Ville de Québec. L'attrait de la récompense fait son travail parmi les informateurs qui sillonnent la ville dans ses moindres recoins de la vie nocturne du milieu des bars.

Pendant ce temps au chalet de l'Île d'Orléans...

– T’es qu’un espèce d’imbécile. Je t’avais dit de pas bouger. Non! Monsieur avait besoin de cul. Il ne pouvait pas retenir sa petite queue.

Jimmy est hors de lui et frappe violemment son complice au visage. Daniel Durand veut protester, mais la réplique est violente. Il reçoit un autre violent coup de poing au visage qui le projette sur le vieux fauteuil.

– Tu vas nous faire pogner, maudit cave. J’ai été clair, mais t’as rien compris. Il a fallu que t’aïlle te mettre avec une pute. Si je te revois sortir d’ici, je te tue, c’est clair? Lance Jimmy en pointant son calibre 45 dans le visage de Daniel, en appuyant le canon contre sa joue.

– Arrête! Cé faite pis tu y changeras rien, lance Claudia qui veut prendre la défense de Daniel qui n’ose pas se défendre lui-même.

– Toé, mêle toé de tes affaires. Tu n’avais qu’à lui en donner du cul s’il en voulait tant que ça.

– Ben là! Chu pas une pute. Je couche pas avec tout ce qui bouge, surtout pas lui, on a grandi ensemble ou presque.

– J’ai arraché tous les fils de ta minoune. Comme ça, chu certain que tu partiras pu sans que je le sache. Pis t’avise pas de me voler mes clés, sinon t’es mort. On va rester icite. On a tout ce qu’il nous faut comme nourriture, pis en bière. On attend encore quatre jours pis on écoute les nouvelles. Ça va finir par sortir quelque part, cé pas

normal que personne en parle si la police est au courant. Cé ça qui me chicote. J'me su peut-être trompé. Le cave à St-Onges a peut-être été plus intelligent que j'pensais.

– Ça se peut ça, fini par dire Daniel qui éponge le sang de sa blessure à l'œil.

– J'espère que té pas aller ailleurs qu'avec ta pute, insiste Jimmy.

– Non, je te l'ai dit, chu franc avec toé. J'ai pas vu personne d'autre, pas de police, rien cibole.

– J'espère pour toé. On a toute ce qu'il nous faut, y reste juste à attendre à samedi prochain, pis on devrait être correct. Bon! VI'a ton père.

Claudia sort immédiatement du chalet.

– Bonjour papa!

– Ouais! Tu trouves pas que ça fait assez longtemps que t'es ici avec tes amis?

– Tu nous avais dit qu'on pouvait rester aussi longtemps qu'on voudrait. Tu vas pas changer d'idée?

– Justement, ta mère veut que je rénove le chalet pour le vendre.

– Ben là! Papa, laisse-nous encore quelques jours. Jusqu'à samedi ou dimanche, ça ne changera pas grand-chose.

– Cé OK! Je vous donne jusqu'à dimanche. Je commencerai les réparations lundi.

Claudia embrasse son père et le regarde s'éloigner au volant de son tracteur de ferme. Elle rejoint ses amis, ceux-là mêmes que son père semble détester.

– Oufff! On l'a échappé belle. Mon père veut qu'on soit parti pour dimanche au plus tard.

– Que ton vieux se calme. On va partir samedi, qu'il nous fiche la paix en attendant, lance Jimmy.

– Claudia, ton vieux revient, va voir c'qui veut encore, crie Daniel.

Claudia retourne à l'extérieur...

– Ta mère dit qu'il va mouiller lundi. Alors tu vas quitter le chalet pour demain, que ça me donne le temps de faire mes affaires.

Jimmy, qui écoute, appuyé contre la porte, décide de sortir.

– Cé que tu veux encore toé?

– Je suis chez nous ici. Ça fait assez longtemps que vous traînez ici. Vous allez partir immédiatement. C'est clair ça? Tu viendras pas me dire quoi faire chez nous.

– Tu vas nous fiche la paix. On partira quand on sera prêt, lance Jimmy en s'avançant.

– Attends pas que je sorte vos chars avec le tracteur, toé.

Jimmy n'accepte pas cette remarque et pousse violemment le père de Claudia qui tombe. Sa tête frappe la jante de roue du tracteur.

– Papa! crie Claudia, en s'élançant vers lui. T'es malade Jimmy, pourquoi t'as faite ça ?

– Personne va me baver comme ça, même pas ton père.

– Viens m'aider, vite! Il ne respire plus. Jimmy, aide-moi!

Jimmy s'approche et ne peut que constater les dégâts. Philippe Dufour ne respire plus.

– Maudit cave, pourquoi yé venu nous écoœurer? Merde de merde!

– Jimmy, aide-le, je t'en prie, aide-le, crie Claudia en pleurant.

– Laisse-moé réfléchir, ciboire!

– Mon Dieu! Qu'est-ce qu'on va faire? Qu'est-ce que ma mère va dire?

– Ferme ta gueule! hurle Jimmy. On va le descendre avec mon char, pis t'expliquera qu'il est tombé en descendant du tracteur. Tu dis juste ça, cé compris?

– Oui, répond faiblement Claudia.

Jimmy et Daniel empoignent l'homme et le déposent sur le siège arrière de la *Monte Carlo*. Claudia prend place près de lui. Arrivé à la maison familiale, c'est le drame pour la mère de Claudia qui pleure et qui hurle sa douleur et sa peine.

– Il faut appeler le salon mortuaire pour qu'ils viennent chercher papa, dit Claudia.

– Fais-le, lance Jimmy.

Une vingtaine de minutes plus tard, les employés de la maison funéraire arrivent à la maison des Dufour.

– Madame Dufour, il va falloir appeler les policiers. Votre mari est blessé à la tête, on ne peut pas le prendre en charge sans que la police ne nous y autorise.

Claudia a beau argumenter, l'employé n'en démord pas.

– Si vous ne le faites pas, c'est nous qui le ferons, madame. Nous sommes obligés, nous n'avons pas le choix de respecter la loi et de déclarer ce genre de chose.

Jimmy ne parle pas, il est très nerveux. Claudia se rend compte qu'elle n'a pas d'autre choix. Elle contacte la police et demande à ce que l'on vienne vérifier l'accident de son père. Moins de quinze minutes plus tard, une voiture de patrouille se présente sur les lieux. Le policier ordonne que l'on ne touche pas au corps tant et aussi longtemps qu'un enquêteur ne l'autorisera pas. Par radio téléphone, il contacte son patron et demande l'assistance de l'identité judiciaire et d'un enquêteur. Puis, il retourne près de la voiture où gît Philippe Dufour.

– Qui l'a transporté ici? demande le policier.

– C'est moi, dit Jimmy. Mon chum pis moé, on était allé marcher vers le bois, quand on a entendu Claudia crier au meurtre. On est revenu en courant, pis cé là qu'on a vu monsieur Dufour, la tête accotée contre sa roue de tracteur. Cé ça hein! Dan?

– Ben oui! C’é rien d’autre que ça.

Le policier prend note des déclarations des deux compagnons de Claudia et elle confirme leurs versions.

Les hommes de l’identité judiciaire arrivent sur les lieux accompagnés d’un enquêteur spécialisé dans ce genre de choses. On demande à Claudia de se rendre avec eux sur les lieux mêmes où l’accident s’était produit. L’enquêteur a demandé plusieurs informations à Jimmy, concernant le pourquoi il avait transporté le corps. Jimmy joua à l’innocent, prétextant qu’il ne savait pas que monsieur Dufour était mort, jusqu’au moment où ils sont arrivés à la maison.

Les policiers sont sceptiques, mais ne le laissent pas voir au groupe, préférant les laisser s’embourber dans leur histoire. Le petit groupe se rend sur les lieux de l’accident et les experts prennent des dizaines de photographies. Le fourgon de la morgue étant arrivé, l’enquêteur demande au groupe de redescendre et de laisser les experts faire leur travail. Le corps de Philippe Dufour est transporté à la morgue provinciale pour autopsie. On demande à Jimmy, Daniel et à Claudia de ne pas quitter le secteur de Québec avant d’en avoir reçu l’autorisation à la fin de l’enquête en cours.

Une fois seuls...

– Sacrament, on faire quoi là? On est pogné icite pour plusieurs jours. C’é pas vrai, hurle Jimmy qui frappe sur le comptoir de la cuisinette.

– Ben Jimmy! On a juste à ficher le camp avant qu’ils reviennent. On a assez d’argent pour se rendre au boutte du monde, cibole, poursuit Daniel.

– Ils connaissent nos faces, maintenant. J’espère juste qu’ils ont cru Claudia. Sinon ça va chauffer. On peut pas rester icite. Faut partir et s’en aller à Montréal. On reviendra quand ce sera plus tranquille.

– Vous êtes malades ou quoi? lance Claudia. On peut pas faire ça, ils vont nous surveiller.

– La police a juste dit qu’il fallait pas quitter Québec. On peut aller où on veut.

~

Plus rien ne transpire des informateurs du milieu. Carl s’arrache les cheveux, alors que la surveillance se poursuit à l’entrée de l’Île d’Orléans, toujours sans succès.

Le téléphone sonne au bureau de Carl.

– Allo Carl! C’est moi.

– Qu’est-ce qui t’amène, toi?

– Des bonnes nouvelles, mon vieux. Des bonnes nouvelles.

– Accouche, arrête de me faire languir.

Ne jamais désespérer

– On a les deux automobiles et les trois personnes pour l'enlèvement.

– Tu n'es pas sérieux? Vous les avez au bureau?

– Non Carl! Ils sont encore au le chalet à l'Île d'Orléans.

Festus raconte à son ami les événements qui se sont produits.

– Un patrouilleur a parfaitement identifié les automobiles et les trois personnes que nous recherchons. Comme les ordres étaient de ne pas toucher, seulement identifier, c'est ce qu'il a fait. Je monte une équipe d'intervention et on va aller les récupérer. Tu nous accompagnes?

– J'espère bien que je veux être là.

Festus donne les coordonnées de l'adresse et précise rejoindre Carl sur les lieux à l'entrée du petit chemin conduisant au chalet. Carl jubile en conduisant la Jaguar qui roule en direction des lieux. Cet enlèvement allait bientôt trouver sa fin.

La Jaguar est stationnée en bordure de l'Avenue Royale, dans les limites de la municipalité de Saint-Pierre. Carbo attend patiemment l'arrivée de Festus et de son groupe d'intervention. Il aurait préféré intervenir lui-même, mais les ordres de Festus étaient clairs. Il devait rester en dehors de ça et laisser la police faire son travail. Le sergent Hugues Savard arrive à son tour et se gare devant Carl.

– On va finalement les avoir ces merdeux là. Ça fait assez longtemps qu'on les recherche.

– En effet, se contente de répondre Carl, lorsqu’il voit arriver le camion de l’équipe d’intervention de la SQ., suivie de près par Festus qui, pour la circonstance, a revêtu sa veste anti balles.

Les trois hommes se rejoignent...

– Carl, mes gars vont encercler le chalet et ordonner au groupe de sortir, mains en l’air, sans discussion. Allez-y les gars, on se grouille.

Les six hommes s’engagent sur le petit chemin de terre battue en se déployant en forme de cercle. Le chalet n’étant qu’à quelques centaines de pieds, ils allaient y arriver rapidement, même s’ils devaient faire face au terrain complètement dénué d’obstacles pouvant les abriter. Ils doivent agrandir le cercle jusqu’aux champs voisins, afin d’éviter de se faire découvrir et de gâcher l’effet de surprise. Prudemment, ils avancent, arme à la main. Ceux qui font face au chalet doivent s’arrêter, trop à découvert à la vue des suspects. Les quatre autres policiers parviennent à peu de distance et prennent position.

– Chef, on est en place, dit l’un des hommes.

– Ici la police, crie le sergent en chef dans un appareil sonore. Sortez les mains en l’air sans résistance, sinon nous ouvrirons le feu. Sortez!

De longues minutes s’écoulent et personne ne semble bouger dans le chalet.

– Jack, approche-toi prudemment et vois ce qui se passe, ordonne le sergent-chef.

L'homme, entièrement revêtu de noir, rampe lentement vers l'arrière du chalet. Rendu tout près d'une petite fenêtre, il remonte une caméra miniature, afin de voir l'intérieur. L'œil de la caméra ne fait que montrer une salle de bain sans occupant. Le policier s'avance davantage vers l'avant et tente une autre fois de capter quelque chose avec sa caméra qu'il remonte à une autre fenêtre. Encore là, rien, pas âme qui vive.

– Sergent, il n'y a personne dans cette cambuse.

– Numéro 3 4 et 5 rejoignez numéro 6 et enfoncez-moi cette porte. Soyez prudents. GO!

Le sergent et son confrère s'avancent en rampant, afin de couvrir davantage les autres qui s'apprêtent à donner l'assaut.

– Festus, je pense que le groupe a quitté la place par l'érablière derrière.

– On va attendre la confirmation, mais je pense que tu as raison.

VI'an, la porte vole en éclat en s'arrachant de son cadrage. Personne en vue.

– Sergent, le chalet est vide, lance le policier.

– Festus, désolé, mais c'est complètement vide.

– OK! Demeurez sur place et attendez mes instructions. Hélico, vous m’entendez?

– On vous entend, lieutenant.

– Survolez-moi l’érablière et ses abords. Nos suspects sont en fuite. Je veux des autos patrouille à la sortie du pont. Bloquez-moi tout ça, personne ne passe sans une fouille complète du véhicule. Placez-vous au niveau où personne ne pourra passer à pieds. Le maître de chien, John, tu m’entends?

– Oui patron!

– Monte au chalet avec ton chien et fouille-moi le coin. Si tu as une trace solide, tu m’avises immédiatement. Ne prends surtout aucune chance. Ces personnes sont soupçonnées d’enlèvement, mais possiblement de meurtre aussi. Soit prudent mon vieux!

Festus frappe sur le capot de sa voiture et regarde Carl et Hugues Savard.

– On les a perdus. Ils ont une certaine avance sur nous. Sous le couvert des arbres comme ça, ce ne sera pas évident de les retrouver.

– Festus, je vais retourner au bureau. C’est peine perdue que je demeure ici pour rien. Tu as tout ce qu’il te faut pour les retracer.

– OK mon chum! Je te tiens au courant.

Carl, qui avait demandé à Josiane de demeurer en surveillance en haut de la côte à la croisée des trois routes, lui téléphone.

– Viens me rejoindre tout de suite. Laisse la police faire son travail de barrage routier.

– J’arrive, Carl.

Quinze minutes plus tard, Josiane rejoint Carl.

– Je connais ce secteur de l’île. Mon père y a déjà eu un chalet lorsque j’étais jeune. Si les gars se sauvent au travers bois, ils ne tarderont pas à devoir traverser un champ. Comme la police survole le secteur, ils ne pourront pas sortir. Ils vont devoir rentrer de force dans un chalet ou tenter de voler une automobile quelque part, mais encore là, la sortie de l’île est complètement fermée. Si je calcule le temps écoulé depuis la première intervention du patrouilleur. Ils ne devraient pas être loin du secteur que je crois. Dans le bois, tu ne peux pas marcher aussi rapidement que tu le veux. Laisse ta voiture ici et monte avec moi. Nous allons jeter un œil.

Carl roule lentement en examinant le secteur. Puis, la mémoire lui revient quant à l’endroit où il devrait débiter ses recherches. Il gare la voiture.

– On va prendre ce petit sentier. Ça monte jusqu’au bois. Suis-moi.

Après une dizaine de minutes de marche sous un soleil encore haut dans le ciel, ils parviennent à l'orée du bois.

– Nous allons nous installer quelque part dans le coin. Je suis certain qu'ils vont tenter de sortir ici ou proche. Il ne nous reste plus qu'à attendre. Sois sur tes gardes au moindre mouvement, au moindre bruit. Cachée derrière cette souche, tu ne risques rien. Moi, je vais m'avancer en parallèle, à une vingtaine de pieds de toi.

Carl s'enfonce dans le bois sur la gauche de Josiane qui le regarde s'éloigner. Il lui fait signe de la main, lorsqu'il a repéré l'endroit où il décide de s'abriter. Ce n'est maintenant qu'une question de temps, si la chance est avec eux.

~

Carl et Josiane sont en poste depuis plus de deux heures et la police quadrille encore le bois des environs du chalet, alors que le soleil descend rapidement dans le ciel, atteignant presque l'horizon. Pas un bruit, si n'est celui de l'hélicoptère qui vient briser le silence. Entre les policiers en battue et Carl, il n'y a qu'environ deux kilomètres. Il ne devrait pas tarder à voir apparaître quelqu'un. Soudain, un craquement... Carl se camoufle du mieux qu'il peut, regardant droit devant lui et cherchant à trouver la provenance de ce bruit. Est-ce une bête sauvage ou un être humain?

La réponse ne tarde pas à venir. Une jeune femme, qui pousse les branches devant elle en vociférant, apparaît à une cinquantaine de pieds devant. Carl la laisse s'avancer davantage.

– Tu ne bouges plus, murmure Carl, suffisamment fort pour qu'elle l'entende.

La jeune femme reste figée sur place, regardant cet homme s'avancer vers elle, arme au poing.

– Tourne-toi, vite!

La jeune femme qui n'a pas d'arme obéit aux ordres. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle se retrouve les poignets liés derrière le dos.

– Où sont les autres? demande Carl.

– Quels autres? Je suis seule. Je me suis perdue.

– Claudia, ne fais pas la forte tête. Tu es coincée pour l'enlèvement et le meurtre de ton père.

La jeune femme reste surprise en entendant son nom.

– Je n'ai pas tué mon père, c'était un accident.

Choquée d'avoir dévoilé cette réponse...

– Je n'ai rien à vous dire. Je ne parle pas aux flics.

– Je ne suis pas flic, je suis un privé qui travaille pour la famille St-Onge. Je savais que quelqu'un finirait bien par sortir dans le coin. Je connais ce secteur comme mes poches. Où sont Jimmy et Daniel? Ils t'ont largué pour te faire prendre et leur laisser le temps de s'enfuir avec l'argent?

– Vous avez pas le droit de dire ça, Jimmy m'aime.

– C'est pour ça qu'il a tué ton père. Où sont-ils?

– C'était un accident, il voulait pas le tuer. Il l'a juste poussé un peu.

– Je te crois, mais dis-moi, où sont-ils partis?

– Ils sont descendus vers le fleuve.

– La police est là, ils ne pourront pas passer. C'est barré partout.

– J'me doutais ben!

– Ils vont se faire prendre, c'est à n'en pas douter.

– Ouais! Vous allez faire quoi avec moé?

– Je n'ai pas le choix, je dois te remettre aux policiers. Ils ont un mandat contre toi pour la mort de ton père.

– Pourquoi c'est arrivé comme ça? On avait toute pour être heureux. On avait l'argent, la police nous connaissais pas, on aurait pu faire une belle vie Jimmy pis moé, dit Claudia en pleurant.

Carl rejoint Josiane et tous deux accompagnent Claudia jusqu'au véhicule de Festus où elle est prise en charge.

– Festus, envoie tes hommes et l'hélico vers le fleuve. Ils sont descendus vers là. Ils espèrent passer facilement. Demande un bateau aussi, sinon ils seront difficiles à repérer au sol.

– OK! Carl, merci! Je comprends maintenant pourquoi le chien avait deux pistes à suivre. Heureusement, il a choisi celle qui descendait vers le fleuve. On va les avoir. J'espère seulement que ce sera avant la tombée de la nuit. Sinon, il va nous falloir la passer ici sur place. Attend Carl, on me parle.

– Soyez prudents, les gars. Il me les faut vivants.

Festus revient à Carl.

– Ils sont localisés, mais des coups de feu sont échangés avec mes hommes. J'espère qu'il n'y aura pas trop de dégâts.

– J'espère pour eux. Ils sont complètement fous d'être allés dans cette direction. De toute manière, sur l'île, ils n'avaient aucune chance de s'en sauver.

Festus écoute dans son oreillette, ce qui se dit par ses hommes.

– Ils en ont descendu un, l'autre vient de se rendre. Ils étaient rendus tout près de la route en transportant le sac d'argent.

– Merci mon ami! J’ai apprécié ton aide. Maintenant que vous avez tout ça en main, je te quitte.

– Carl, tu t’occupes de la famille St-Onges?

– Oui, sois sans crainte. Je téléphone immédiatement.

Carl avise René St-Onges qu’il doit passer le voir.

Vingt-cinq minutes plus tard, Carbo entre chez les St-Onges.

– Bonne nouvelle! Les ravisseurs ont été coincés et arrêtés et l’argent récupéré. Voilà donc un dossier terminé. Il ne me reste qu’à vous souhaiter une bonne nuit.

– Faites-moi parvenir vos honoraires. Ce sera avec plaisir que je paierai ce qu’il faut. Merci de vous être occupés de nous comme vous l’avez fait, dit René St-Onges en serrant la main de Carbo.

Carl rejoint Josiane qui l’attend dans le *Trans-Am*. Les deux voitures quittent Beauport pour retourner au bureau de l’Agence. Dès l’arrivée au bureau, les deux amis se séparent pour aller prendre un repos bien mérité. Eddy a déjà quitté les lieux, la surveillance n’étant plus utile au cours de la journée.

Dès le lendemain, Carl passe payer Ginette, la mère des prostituées de la Basse-Ville, pour l’information transmise, même si celle-ci n’avait pas une valeur importante. Il doit soigner ses informateurs,

sinon la confiance sera rompue. Et, quand cela survient, c'est irrécupérable.

Josiane a défait le grand tableau et fait classer tous les documents de cette affaire terminée.

– Carl, je dois te parler.

– Quelque chose ne va pas?

– Oui, Carl, dit Josiane dont des larmes coulent sur ses joues.

– EH! Petite sœur, que se passe-t-il?

– Je me suis embarquée dans quelque chose et je ne sais pas comment m'en sortir. J'ai honte.

Carl s'approche et la prend dans ses bras.

– Cesse de pleurer et dis-moi. Tu sais que tu peux tout me dire. Si tu as des problèmes, nous allons regarder ensemble ce que nous pouvons faire.

– Je suis prise dans une relation et...

– Le gars te fait de problèmes? Ce n'est rien, c'est très facile à arranger.

– Non, Carl, ce n'est pas ça, c'est pire que ça.

– Josiane, si tu ne me dis pas ce qui se passe, je ne pourrai t'aider.

- Carl, ce n'est pas un homme, c'est une femme. Tu comprends?
- Tu as une relation avec une femme?
- Oui...
- Ce n'est pas plus grave que ça?
- Elle me menace et je ne sais pas quoi faire. Je sais que je pourrais la battre, mais ce n'est pas une solution. Qu'est-ce que je vais faire?
- C'est une lesbienne?
- Je ne le savais pas avant. Je l'ai appris que dernièrement. On ne se voyait pas souvent, mais j'en avais besoin. Je ne voulais pas me lier avec aucun homme et... j'avais besoin d'être aimée.
- Je comprends, mon bébé, je comprends. Raconte-moi tout.
- Carl, je ne l'aime pas, c'est toi que j'aime. C'est toi que je veux, aucun autre homme n'entrera dans ma vie, tu comprends?

Carl la regarde et la serre contre lui.

- Écoute, c'est difficile à dire car je ne veux pas te faire de mal. Je sais que tu dois souffrir de cette situation. Je t'ai déjà dit que tu étais pour moi comme une sœur que je n'avais pas eu. Il n'en sera jamais autrement entre nous. Tu vas devoir te faire une raison. Tu vas devoir t'habituer à me considérer comme ton frère et non comme un amoureux que je ne serai jamais pour toi. Si je le pouvais, je

donnerais ma vie pour toi parce que je t'aime profondément comme si étais la fille de mes parents, pas comme une conjointe possible. Je suis désolé d'être aussi brutal avec toi, mais il fallait mettre les choses au clair. Tu ne dois pas attendre après moi, car jamais je ne serai à toi autrement que ce que je suis actuellement. Que tu aies eu une relation avec une femme, ça ne m'impressionne pas et ça ne fait de toi quelqu'un que je pourrais fuir. La vie c'est la vie et chacun est comme il est. Jamais je ne te ferai de reproches dans ce sens. Tu as le droit d'être ce que tu veux être sans que je n'aie à te juger. Je t'aime comme tu es, c'est tout.

Josiane pleure sans arrêt d'entendre ce qu'elle ne voulait jamais avoir entendu. Elle savait que si elle ouvrait ce sujet, cela se retournerait contre elle. Elle se lève et marche en direction de la porte.

– Reviens ici et assieds-toi. Tu ne peux pas partir ainsi. Je ne sais pas encore qui est la cause de ce problème dont tu me parlais. Qui est cette femme? Parle-moi d'elle.

– Elle se nomme Diane. Elle travaille dans un bar que j'ai fréquenté pendant un certain temps. On s'est lié d'amitié et finalement, on est devenue des complices. Tout allait bien et un soir, elle m'a fait une crise en disant qu'elle m'aimait et qu'elle refuserait que je la quitte. Carl, je ne veux pas vivre avec une femme. Je ne suis pas une lesbienne, j'avais simplement besoin d'être aimée dans mon corps et

je ne voulais pas d'homme. C'est toi que j'aime même si je sais que tu ne seras jamais à moi, je t'aimerai toute ma vie.

– Josiane, je ne sais plus quoi te dire, ma chérie. Je sais que je te fais beaucoup de peine, mais je n'ai pas le choix. C'est comme ça et rien ne changera de ma part. Tu vas devoir faire un choix. C'est cruel de te dire ça, mais tu vas devoir choisir, sinon je devrai me séparer de toi.

En entendant ces mots, Josiane se lève en criant...

– Non Carl, nonnnn... ne me fais pas ça, j'en mourrais. C'est toute ma vie de travailler avec toi, ne me fais pas ça, Carl.

– Écoute, je savais que tu m'aimais d'amour et j'ai tout fait pour te cacher ma vie personnelle. J'ai rencontré plusieurs femmes depuis qu'on se connaît et je ne t'en parlais pas, justement pour ne pas te faire de peine. Tout ceci doit arrêter, je ne veux plus jouer à la cachette avec toi. Je veux pouvoir partager avec toi, comme si tu étais vraiment ma sœur, ma confidente. Tu es une personne que j'aimerai toute ma vie et que je respecterai aussi. Voilà!

– Carl, je comprends tout ce que tu me dis, mais ne me chasse pas, je t'en supplie, ne me chasse pas. J'ai besoin de toi.

– Je savais qu'un jour où l'autre cette conversation surviendrait, mais j'espérais que ce soit le plus loin possible. Tu as maintenant deux problèmes, moi et cette femme. Cependant, ces deux problèmes

peuvent se résoudre, si tu le veux vraiment. Pour ta femme, ce n'est pas un vrai problème. Je la rencontrerai avec toi et nous allons, ensemble, mettre un terme à tout ça. Pour le deuxième, tout dépend de toi. Il n'y a que toi qui peut le résoudre. Tu vas devoir choisir entre ton travail et moi. Si tu choisis de continuer à travailler avec moi, tu vas devoir me redonner ma pleine liberté d'agir dans ma vie personnelle. Fini de jouer à la cachette entre nous. Je te fais confiance et tu me fais confiance comme une sœur le ferait envers son frère, un point c'est tout. Je sais que ce ne sera pas facile, mais tu vas devoir choisir.

Josiane regarde fixement le plancher alors que Carl lui tient la main. Elle serre ses doigts contre les siens et appuie sa tête contre son épaule.

– Tantie m'avait averti, mais je n'ai pas voulu la croire. J'espérais toujours que nous deux, on formerait un couple un jour ou l'autre, si j'étais patiente. J'aurais dû l'écouter.

– Tantie était une femme sage. Écoute, tu vas prendre deux semaines de vacances payées. Tu as besoin de t'éloigner de tout ça pour mieux y réfléchir. Je sais que ce ne sera pas facile, car je ne veux pas me séparer de toi, mais si je n'ai pas le choix, je le ferai. Je ne pourrai pas travailler en toute confiance avec toi, si tes sentiments pour moi passent avant ton travail. Je connais ton potentiel au travail et tu as une très belle carrière devant toi. Tu as fait beaucoup d'efforts pour

arriver où tu en es rendu actuellement. Ce serait dommage de détruire tout ça.

– Je sais, Carl.

– Alors que décides-tu? Tu prends les vacances que je t’offre?

– Oui! Je vais partir loin d’ici quelques temps. Peut-être plus que deux semaines, je ne sais pas combien de temps cela me prendra.

– Quand tu décideras si tu reviens, ta place sera là, pour ton travail, mais aussi comme ma petite sœur. Pour ta copine Diane, on va arranger ça, elle va te laisser tranquille. Tu l’as déjà invité chez toi?

– Non, jamais, j’allais toujours chez elle.

– Tu vas l’inviter chez toi ce soir et je serai là. Tu n’auras qu’à me laisser faire.

– Carl, je ne veux pas que tu lui fasses de mal. Je veux dire physiquement.

– Je t’en fais la promesse.

~

Il est un peu plus de vingt heures lorsqu’on sonne à la porte de Josiane. Carl va ouvrir. Diane reste bouchée bée en voyant cet homme devant elle alors qu’elle croyait y trouver celle qu’elle aime.

– Tu es Diane?

– Oui, bafouille la femme.

– Entrée, ma femme vous attendait pour vous parler.

– Votre femme...

– Oui, ma femme. Ça vous dérange? Josiane, t'es là?

– J'arrive, crie Josiane.

Josiane se présente à la porte et prends le bras de Carl.

– Franchement, tu aurais pu me le dire que tu étais mariée, salope.

– Il était parti travailler à l'extérieur et je m'ennuyais.

– C'est ça, tu me prends pour une folle? Tu penses, t'avais qu'à me le dire et je ne me serais jamais occupé de toi. Non! Tu avais besoin de cul et c'est moi que tu as choisi, salope. Va te faire mettre... je savais que tu me cachais quelque chose, je le savais.

Sans attendre, Diane tourne des talons et quitte l'appartement. Josiane se colle contre Carl.

– Tu vois, ce n'était pas plus difficile que ça. Sois prudente à l'avenir dans tes fréquentations.

– Merci Carl, merci pour tout, merci pour être là près de moi à me protéger.

– Sers-moi un verre, j’en ai besoin.

Josiane se rend à son petit bar et verse un *Johnnie Walker* à son protecteur. Lorsqu’elle lui remet son verre, elle s’assoit près de lui et appuie sa tête contre son épaule. Elle reste là, sans bouger, pendant de longues minutes, sans dire un mot.

– Je peux faire autre chose pour t’aider?

– Non, merci, le reste doit venir de moi, de moi seule.

– Alors je te laisse. Je te souhaite une bonne nuit. Repose-toi bien et surtout profite de tes vacances. Tiens moi au courant quand même de temps à autres que je sache comment tu vas.

– Promis.

Elle se lève sur la pointe des pieds et pose un baiser sur les joues de Carl qui se penche. Avant de sortir...

– Je t’aime petite sœur, prends soin de toi.

FIN... À suivre dans Carbo 15... Incendie criminel